

LA ROSE
ET
LE ROSSIGNOL,
ALLÉGORIE ORIENTALE

Traduite de l'Arménien

PAR

P.-E. LE VAILLANT DE FLORIVAL,

ANCIEN ELÈVE (ÉLU PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES) DE L'ÉCOLE
DES CHARTES, PROFESSEUR A L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES
VIVANTES, PRÈS LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI, MEMBRE DE L'ACA-
DÉMIE ARMÉNIENNE DE SAINT-LAZARE.

Précédée

D'une Épître dédicatoire à M. le chevalier ALEXANDRE RAPHAËL
VARAMIAN, avec quelques données sur l'Arménie, et des lettres
de LORD BYRON relatives aux Arméniens.

PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALE

DE DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,

IMPRIMEUR-LIBRAIRE, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE, LIBRAIRE DES SOCIÉTÉS
ROYALES ASIATIQUES DE LA GRANDE-BRETAGNE ET DU BENGAL;

Rue Richelieu, n. 47 bis;

LIBRAIRIE SCIENTIFIQUE DE J. ALBERT MERKLEIN,

RUE DES BEAUX-ARTS, N. II,

ET CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1833

LA ROSE

ET

LE ROSSIGNOL.

IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY

Rue de la Harpe, n. 11

On connaît les fureurs de l'Adriatique, terribles au temps d'Horace, qui les signale dans ses vers; terribles au temps de la mère de Constantin, qui, pour les apaiser, jeta dans les flots irrités un clou de la passion de Jésus-Christ; terribles au temps des puissans doges de Venise, qui, sans doute dans l'intention de se concilier les vagues dangereuses à leurs flottes, plutôt que pour montrer leur vaine autorité sur un élément indépendant de l'autorité des rois de la terre, allaient chaque année, au jour de l'Ascension, sur la proue dorée du magnifique Bucentaure, épouser la mer Adriatique, en jetant dans son sein un anneau d'or en signe d'alliance. Toujours terribles sont les fureurs de l'Adriatique.

(Note oubliée page 3.)

IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY,

Rue de la Monnaie, n. 11.

LA ROSE

ET

LE ROSSIGNOL,

ALLÉGORIE ORIENTALE

Traduite de l'Arménien

PAR

P.-E. LE VAILLANT DE FLORIVAL,

ANCIEN ÉLÈVE (ÉLU PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES) DE L'ÉCOLE
DES CHARTES, PROFESSEUR A L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES
VIVANTES, PRÈS LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI, MEMBRE DE L'ACA-
DÉMIE ARMÉNIENNE DE SAINT-LAZARE.

- Hé quoi ? même jeter sur moi des regards, prendre place
- près de moi ne signifiaient rien ! Non, je ne croirai ja-
- mais que la froide indifférence prenne l'allure de la tendre
- sympathie. Tant d'hypocrisie, tant de perfidie entra-t-elle
- jamais dans l'âme d'une Rose ? Non, jamais ! et à moins
- que la Rose ne me dise elle-même : Je n'ai pour vous ni
- amour ni sympathie, je croirai toujours qu'elle a pour moi
- » amour et sympathie «

ROSSIGNOL, page 55.

PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALE

DE DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,

IMPRIMEUR-LIBRAIRE, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE, LIBRAIRE DES SOCIÉTÉS
ROYALES DE LA GRANDE-BRETAGNE ET DU BENGALE.

Rue Richelieu, n. 47 bis;

LIBRAIRIE SCIENTIFIQUE DE J. ALBERT MERKLEIN,

RUE DES BEAUX-ARTS, N. 11,

ET CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1833

LA ROSE

LE ROSSIGNOL

ALBÉGOUE GÉRARD

ÉDITEUR

LE TIRAGE DE LA ROSE

Le tirage de la Rose est limité à 100 exemplaires. Les exemplaires numérotés de 1 à 100 sont réservés aux souscripteurs. Les exemplaires non numérotés sont en vente chez l'éditeur.

PARIS

LIBRAIRIE ORNÉVAL

10, rue de la Harpe, Paris

Le tirage de la Rose est limité à 100 exemplaires. Les exemplaires numérotés de 1 à 100 sont réservés aux souscripteurs. Les exemplaires non numérotés sont en vente chez l'éditeur.

Le tirage de la Rose est limité à 100 exemplaires. Les exemplaires numérotés de 1 à 100 sont réservés aux souscripteurs. Les exemplaires non numérotés sont en vente chez l'éditeur.

Le tirage de la Rose est limité à 100 exemplaires. Les exemplaires numérotés de 1 à 100 sont réservés aux souscripteurs. Les exemplaires non numérotés sont en vente chez l'éditeur.

1877

P.-E. LE VAILLANT DE FLORIVAL,

PROFESSEUR A L'ÉCOLE ROYALE ET SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES,
PRÈS LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI, MEMBRE DE L'ACADÉMIE
ARMÉNIENNE DE SAINT-LAZAÏR,

A MONSIEUR LE CHEVALIER

ALEX. RAPHAEL VARAMIAN,

SALUT.

En vous offrant l'hommage de cet opuscule, je remplis un double devoir ; je rends à un Arménien ce qui appartient à un Arménien, et je paie au doux souvenir de votre amitié le faible tribut de la mienne. Oui, j'aime à me rappeler tout ce qui me rappelle l'honneur de votre connaissance. J'aime à me rappeler toutes les circonstances de mon voyage à Venise en 1828, et ce couvent arménien jeté solitaire au milieu des lagunes, mais si connu par sa belle typographie orientale, par le zèle et la science de ses membres, qui vont porter la lumière de la foi et de la civilisation dans

tout l'Orient , ce couvent ¹, où lord Byron , pendant son séjour à Venise , aimait à aller reposer , dans le sein paisible de la vertu , son ame fatiguée par la tourmente des passions , tout en se fatiguant encore à vaincre les difficultés de l'antique langue haicane ; et ma présentation solennelle par le respectable consul (d'alors), monsieur le chevalier Mimaut (aujourd'hui consul général à Alexandrie, Égypte), dont je n'oublierai jamais les soins paternels, et l'accueil affectueux que je reçus de monseigneur (Soukias Somalian) l'abbé général, archevêque de Siounie, et de ses dignes religieux ; et mes traversées du matin et du soir de Venise au couvent de Saint-Lazare et du couvent à Venise ; et ces saintes cérémonies de l'Église arménienne , qui aux jours de fête, embellies encore de tout l'éclat et de la majesté du rit oriental , font voguer sur la mer Adriatique une foule innombrable de gondoles remplies de toute la noblesse de Venise , attirée par la pompe des saints mystères ; tout , jusqu'au souvenir des dangers que j'ai courus , tout est charme pour moi. Ainsi , il m'est encore présent ce jour où, surpris par la tempête , non loin de Saint-

¹ Persuadé que tous les éloges offerts par un inconnu comme moi seraient indignes de leur objet, j'aime mieux extraire de la correspondance d'un grand poète (lord Byron) les lignes consacrées à retracer le mérite et la vertu modeste des pieux cénobites arméniens. Voir à la fin de cette épître.

Lazare, je vis ma frèlè embarcation , emportée par la fureur des flots, près de s'engloutir dans l'abîme. Mon barcaruolo, abandonnant une rame impuisante, se tordait les mains, invoquant la seule ressource du désespoir, la mère des affligés, et criait Santa-Maria. Mais la charité des bons pères, c'est-à-dire la providence, veillait sur moi. Prévoyant mon voyage quotidien, les PP., au lever de la tempête, avaient dirigé leurs lunettes sur l'onde écumante, et, m'apercevant en mer dans la plus cruelle position, envoyèrent vers moi un fort bateau, monté de tous les domestiques du couvent, qui parvint à me remorquer.

Pardonnez, monsieur le chevalier, à l'expression de ces réminiscences. Le marin est conteur ainsi que le soldat, chacun parle de ses campagnes, et sans être ni soldat ni marin, comme le soldat et le marin je cède au plaisir de conter, quoique je n'aie pas, comme vous, monsieur le chevalier, amassé les souvenirs d'un voyage de sept années, et que je ne possède pas, comme vous, une grande partie des langues de l'Orient et de l'Occident. Heureux l'homme riche et bienfaisant, qui comme vous, jetant son grain de sable dans la route du bien, aura laissé sur la terre des institutions utiles à l'humanité ! Son nom, protégé par une gloire solide, ne périra pas, et la reconnaissance des peuples le redira aux siècles à venir.

Jamais dans mon voyage il ne fut pour moi plai-

si plus doux que celui de votre connaissance, et c'est au couvent que je goûtai pour la première fois ce plaisir. Puis, suivant les PP. en terre-ferme à Fiesso près Padoue, j'y retrouvai votre aimable société. Je n'ai point oublié nos promenades du soir sur les bords de la Brenta, dont les eaux si souvent paisibles, quelquefois tout-à-coup débordées, portent la désolation et la mort dans ces contrées.

Plus de quatre ans se sont écoulés, et tout ce qui vous retrace à mon souvenir m'est cher et précieux; c'est que vous jetez dans les cœurs la semence d'un souvenir durable qui se reproduit par le souvenir même.

Que ne puis-je, encore dans l'activité de la jeunesse, aller parcourir la belle, l'intéressante, l'instructive Arménie, cette patrie primitive de l'homme, dont le nom même est cependant aujourd'hui presque inconnu de la plupart des hommes; visiter ces lieux théâtre des merveilles de la Génèse, reconnaître à chaque pas les traces de nos premiers pères! Ici je croirais voir encore l'Arche de Noé sur le mont Ararat; là, dans la ville de Nahhdehevan, je retrouverais la première habitation des hommes après le déluge. Voici, me dirait la pieuse tradition du pays; voici *Maïrant*, le lieu où fut inhumée la seconde mère des humains, la femme de Noé. Voilà Arnoiodn, le tombeau du Patriarche, etc. Le nom de chaque ville, de cha-

que village, de chaque bourgade réveillerait en moi un souvenir ; que d'inscriptions précieuses à la chronologie et à l'histoire sur leurs murs antiques ! Que de trésors entassés par les siècles et pour jamais enfouis dans les bibliothèques des couvens que l'envieuse défiance née du schisme , entre les enfans d'une même patrie , ferme à l'investigation des Arméniens catholiques , mais qui , au nom seul d'un compatriote des Lusignans (derniers rois d'Arménie), s'ouvriraient devant moi , comme autrefois s'ouvrirent , par l'ordre d'Arsace-le-Grand , les archives de Ninive devant Marabas-Gadina , envoyé de Valarsace roi d'Arménie ! (MOYSE HHOËNATZI , chap. IX.) Parlerai-je ici de la perte de ces ouvrages de l'antiquité grecque , dont quelques fragmens , ou le titre seul consigné dans d'autres ouvrages , nous restent aujourd'hui ! Parlerai-je de cette perte , crue jusqu'ici irréparable , qui serait au moins en partie réparée par la découverte de traductions fidèles ! Quelle douce satisfaction pour moi de parler avec les fils et les filles de Thorgom la langue de Thorgom , d'étudier sur les montagnes les restes vivans et toujours impérissables de la religion de Zoroastre , de ces vrais adorateurs du feu , de ces enfans du soleil , de ces différentes sectes dont parle Iesnigue (*Réfutation des hérésies*), de surprendre le secret de leurs mœurs , de leurs cérémonies , de leurs rits , de leurs usages , d'étudier ces hommes primitifs au milieu

du 19^e siècle comme aux jours de la création, en un mot de connaître et faire connaître l'intérieur de l'Arménie¹, cette partie de l'Asie si peu connue, à l'exemple d'un voyageur de ma famille et de mon nom qui fit connaître l'intérieur de l'Afrique ! (*Voyages de Le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique.*)

Quoi qu'il en soit du succès de ces vœux, je ne trahirai point la confiance et les espérances qu'a mises en moi l'Académie des Arméniens ; l'honneur de lui être associé m'impose, je le sens, le devoir de m'associer à ses travaux ; je remplirai ce devoir, autant qu'il sera en moi, en signalant à l'attention des savans, dans des traductions françaises, et ce Moïse Hhorénatzi, ce recueil précieux des anciennes dynasties et des antiquités arméniennes, ouvrage peu connu malgré la traduction latine des frères Whiston ; et ces histoires particulières des Agathanguérhos, des Pouzant, des Erichée, des Parbetzi, des Varthan, etc., qui jettent un si grand jour sur l'histoire générale ; et ces pères de l'Église arménienne qui ne le cèdent en éloquence forte et persuasive, ni aux Augus-

¹ L'Arménie une fois découverte, les portes de l'Orient commencent à s'ouvrir et nous laissent entrevoir les richesses que nous n'aurions osé espérer, et si nous pouvons avoir des manuscrits, on ne saurait exprimer quelles lumières nous allons recevoir pour les rejeter ensuite sur l'histoire de cette savante nation et sur celle de ses voisins. (*L'abbé Villedroy.*)

tin, ni aux Chrysostome, ni aux Bossuet, témoin les lettres apostoliques de saint Nerses Claietzi, justement surnommé Chenorhali (gracieux), si pures, si sublimes, si touchantes, où les dogmes de la foi sont si clairement exposés, les devoirs des chrétiens de tout rang, de tout état, de toute condition, si bien tracés, si bien définis; en un mot, continuant l'œuvre des Villafore, des Villote, des Villefroy et des Lourdet, je travaillerai à faire connaître cette belle et pure langue arménienne, qui, comme je le disais à monseigneur l'Archevêque abbé général des Arméniens, pour être admirée, n'a besoin que d'être connue. Quelle langue en effet aussi digne d'être étudiée, connue, approfondie, aussi digne de l'intérêt général, que la langue qui entre toutes les langues a droit de revendiquer le titre de langue primitive! Car l'Écriture ne nous représente-t-elle pas la confusion ¹ des langues comme la punition de l'orgueil des enfans des hommes! Or, Noé (qui habitait le pays de la création ², dit depuis Arménie) était un homme

¹ L'Écriture ne dit pas que la langue primitive disparut au milieu de la confusion des langues. Noé vécut encore plus de deux cents ans après cet événement et mourut dans la terre natale; par conséquent, sa langue bien connue de ceux des siens (restés près de lui), avec lesquels il la parlait, ne put s'éteindre avec lui.

² Dit depuis Arménie, du nom d'*Arménag*, fils d'*Haig*, fils de *Thorgom*, fils de *Gomer*, fils de *Japhet*, fils de Noé.

Il est à remarquer que le pays connu sous le nom d'Arménie

juste, humble et simple de cœur devant Dieu ; toujours, avant comme après le déluge, séparé de la corruption des hommes, il ne prit aucune part à l'édifice de leur vanité (tour de Babel), et Dieu, dont la justice sépara toujours l'innocent du coupable, n'aurait point séparé Noé dans la punition due à l'orgueil. Dieu aurait condamné la langue de Noé, c'est-à-dire la langue primitive (puisque jusqu'à Noé il n'y eut qu'une seule et même langue) à la confusion commune ; non, ou il faut croire Dieu injuste et renverser les écritures, ou il faut admettre que la langue des Arméniens est la langue de Noé, la langue d'Adam, la langue de la création, en un mot la langue primitive.

Veillez excuser, monsieur le chevalier, l'exaltation de mes pensées ; entraîné par l'enthousiasme, j'oubliais presque l'humble sujet de cette épître. Veuillez agréer ce faible hommage de mon amitié : un ami est toujours indulgent, vous le serez, je l'espère ; Arménien, vous ne dédaignerez pas l'œuvre d'un Arménien ; ce n'est qu'une historiette, comme le dit l'auteur lui-même, mais cette historiette, ou plutôt cette allégorie, n'est pas sans agrément. Le genre et la variété des applications

est désigné, par ses propres habitans qui s'appellent eux-mêmes *Haïk* (Haïciens), sous le nom d'*Haïasdan*, maison d'*Haïg*, c'est-à-dire que les habitans de ce pays reconnaissent Haïg pour principal fondateur, tandis qu'on leur donne généralement son fils Arménag pour auteur de leur origine.

que fait l'auteur, dans sa préface, paraît bien convenir à l'esprit religieusement méditatif des Arméniens, qui trouve partout des allusions. Je n'ai point à m'expliquer sur le mérite de cette composition, sur la pureté et l'élégance du style, ni même sur la nationalité de son origine; qu'importe qu'elle soit une imitation ou même une traduction de ces allégories persanes si souvent imitées, si souvent traduites, et d'ailleurs si communes en Orient et jusque dans l'Inde? Il suffit que rien ne blesse la délicatesse de la morale; les peintures sont vives et animées sans être effrayantes de nudité; le langage de l'amour passionné, sans faire rougir la pudeur virginale. D'ailleurs je n'ai vu, dans cette allégorie, qu'une œuvre légère qu'il m'était permis de sacrifier à de premiers essais, et loin de vouloir relever ici le prix de l'hommage, j'avoue que je n'oserais vous l'offrir, monsieur le chevalier, si, connaissant moins votre indulgente amitié, je pouvais penser que vous dussiez le regarder comme la mesure de mes sentimens. Mais comme l'aimable et franche gaieté n'est point exclue par une piété solide et vraie, par une morale pure et sévère, cette petite composition sentimentale, échappée à une muse badine et folâtre, vous plaira, j'en suis sûr. Reproduite en français, elle n'en aura pour vous que plus de charme, car si votre patrie vous est chère, vous aimez aussi la France; vous, vos parens et vos proches, vous aimez ma belle

patrie, témoin un des vôtres qui, présentant le moment où il devait recueillir le doux fruit de l'hymen, voulut que sa compagne s'empressât de quitter des contrées lointaines, de traverser les mers, afin de venir demander à la France le titre de Français pour son premier né. Enfin, monsieur le chevalier, vous, que l'Arménie réclame comme un de ses enfans, que l'Inde a vu naître, que l'Angleterre possède, que la France compterait avec orgueil au nombre de ses polyglottes et de ses philologues, c'est-à-dire vous, qui au caractère naturel de l'Orient joignez les lumières de l'Occident, vous êtes, avec plus de connaissance encore, et partant avec plus de conviction, comme la plupart des Orientaux, qui, fidèles observateurs de nos mœurs, après avoir vécu quelque temps parmi nous, retournent dire à leurs frères : « Honneur à » la France, à cette terre de franchise et de » loyauté! Toujours en France comme en Orient le » sentiment est pur comme la nature qui l'inspire ; » jamais le souffle empoisonné de l'intérêt, de l'or- » gueil et de l'ambition, ne vient altérer les eaux » de sa source. — En France comme en Orient, » jamais l'innocence, avant d'accepter la douce » inspiration d'une tendre sympathie, ne dit à l'A- » mour : Quelle est ta fortune? — En France » comme en Orient, jamais surtout un sentiment » ne prend l'hypocrite expression du sentiment » contraire, et toujours en France comme en

» Orient, l'Amour peut dire avec confiance comme
» le Rossignol :

» Hé quoi? même jeter sur moi des regards,
» prendre place près de moi ne signifieraient rien!
» Non, je ne croirai jamais que la froide indifférence
» prenne l'allure de la tendre sympathie. Tant d'hy-
» pocrisie, tant de perfidie entra-t-elle jamais dans
» l'ame d'une Rose? Non, jamais! et à moins que
» la Rose ne me dise elle-même : Je n'ai pour vous
» ni amour ni sympathie, je croirai toujours
» qu'elle a pour moi amour et sympathie. »

EXTRAIT
DE
LA CORRESPONDANCE
DE LORD BYRON.

LETTRE CCLII.

Venise, 17 nov. 1816.

A M. MURRAY,

Par manière de divertissement, j'étudie tous les jours la langue arménienne dans un monastère arménien. J'ai trouvé que mon esprit manquait de quelque chose d'ardu pour l'exercer; et, comme c'est la chose la plus difficile que j'ai pu découvrir ici pour un amusement, je l'ai choisie pour torturer mon attention: c'est une langue riche, qui d'ailleurs récompense amplement de la peine de l'apprendre. J'essaie et je continuerai — mais je ne répons de rien, et encore moins de mes intentions ou de mes succès. Il y a quelques manuscrits vraiment curieux dans le monastère, et des livres aussi, des traductions de textes grecs aujourd'hui perdus; du persan, du syriaque, sans compter les ouvrages de leur propre peuple. Depuis quatre ans, les Français ont institué (un professeur arménien) une chaire de langue arménienne, etc. ¹

¹ Pour l'honneur même de lord Byron, je n'achèverai pas cet

EXTRACT
FROM THE
LORD BYRON'S
CORRESPONDANCE.

LETTER CCLII.

Venice, nov. 17th 1816.

TO M. MURRAY,

By way of divertissement, I am studying daily at an armenian monastery the armenian language. I found that my mind wanted something craggy to break upon; and this — as the most difficult thing I could discover here for an amusement, I have chosen, to torture me in to attention. It is a rich language, however, and would amply repay any one the trouble of learning it. I try, I schall go on, but I answer for nothing, least of all for my intentions or my succes. There are some very curious manuscripts in the monastery, as wel as books; translations also from greek originals now lost, and from Persian and Syriac, etc., besides works of their own people. Four years ago, the French instituted an armenian professor ship, etc.

LETTRE CCLV.

Venise, 4 déc. 1816

A M. MURRAY,

J'ai peu de chose à ajouter, excepté que j'ai commencé et continué l'étude de la langue arménienne, que j'apprends aussi bien que je peux au couvent arménien, où je vais tous les jours prendre les leçons d'un savant frère, et j'ai acquis quelques informations singulières et non sans utilité, qui regardent la littérature et les coutumes de ce peuple oriental. Ils ont un établissement ici, une église et un couvent de quatre-vingt-dix moines, hommes très-instruits, et accomplis pour la plupart. Ils ont aussi une presse, et font de grands efforts pour accroître l'instruc-

alinéa qui n'exprime qu'une plaisanterie de mauvais goût, indigne de la délicatesse de l'auteur de Child-Harolde, plaisanterie qui, au reproche banal d'inconstance adressé aux Français, mêlant le souvenir d'un jour malheureux (Waterloo), devient une épigramme sanglante dont la dureté, quoique d'un genre différent, rappelle presque la barbarie du Carthaginois (Annibal), lequel, après la victoire (bataille de Cannes), s'amusait à compter les anneaux des chevaliers romains morts pour la patrie, dont l'intrépide vaillance eût sauvé Rome d'une défaite, Rome tant de fois victorieuse, si Rome eût pu être sauvée.

(Note du Traducteur.)

¹Le nombre des moines de Saint-Lazare n'était point aussi considérable en 1828.

(Note du Traducteur.)

LETTER CCLV.

Venice, déc. 4th 1816.

TO M. MURRAY,

I have little to add, except that I have begun, and am proceeding in a study of the armenian language, which I acquire, as well as I can at the armenian convent, where I go every day to take lessons of a learned friar, and have gained some singular and not useless information which regard to the literature and customs of that oriental people. They have an establishment here. — A church and convent of ninety monks, very learned and accomplished men, some of them. They have also a press, and make great efforts for the enlightening of their nation. I find

tion de leur nation. Je trouve la langue (qui est double ¹, la littérale et la vulgaire) difficile, mais non invincible (du moins, je l'espère, je continuerai). J'ai trouvé nécessaire d'entortiller mon esprit autour de quelque étude sévère, et celle-ci, comme étant la plus *hardie* (difficile) que je puisse *deviser* (trouver), sera la lime pour le serpent.

LETTRE CCLVIII.

Venise, 2 janv. 1817.

A M. MURRAY,

Dans une autre *feuille* (paquet), je vous envoie, quelques feuilles de la grammaire anglaise et arménienne, pour l'usage des Arméniens, dont j'ai encouragé, et même déterminé la publication (qui me coûte cent francs, livres de France). Je poursuis toujours mes *leçons* (études) dans cette langue sans progrès rapides, mais en avançant un peu chaque jour. Le père Pascal, avec quelque secours de moi, comme traducteur de son italien en anglais, avance aussi dans une grammaire manuscrite pour l'usage des Anglais, qui sera aussi imprimée quand elle sera finie.

Nous aurions besoin de savoir s'il y a des caractères

¹ La littérale est partout la même, mais la vulgaire se divise jusqu'en 16 dialectes, dont chacun, quoique ayant pour principe commun la langue littérale, participe beaucoup des langues des pays où il est parlé; le dialecte arménien de Constantinople est un des plus corrompus, et celui de la province de Mouch (Basse-Arménie) le plus pur. (Note du Traducteur.)

the language (which is twin , the litteral and the vulgar) difficult , but non invincible (at least I hope not) , I shall go on . I found it necessary to twist my mind round some severer study , and this , as being the hardest I could devise here will be a file for the serpent .

LETTER CCLVIII.

Venice, janv. 2 1747.

TO M. MURRAY,

In another sheet, I send you some sheets of grammar english and armenian , for the use of the Armenians , of which I promoted and indeed induced the publication (it cost me but a thousand francs — french livres), I still pursue my lessons in the language without any rapid progress , but advancing a little daily . Padre Paschal , with some little help from me , as translator of his italian into english , is also proceeding in a manuscript grammar for the english acquisition , of armenian , which will be printed also , when finished .

« We want to know , if there any armenians types and

arméniens en Angleterre, à Oxford, à Cambridge ou ailleurs. Vous savez, je le suppose, qu'il y a plusieurs années, les deux Whiston publièrent en Angleterre le texte original d'une histoire de l'Arménie (celle de Moïse *Hhorénatzi*) avec leur propre traduction latine. Ces caractères existent-ils toujours? et où? Je vous prie, informez-vous-en parmi vos savantes connaissances.

Quand cette grammaire (j'entends celle présentement sous presse) sera finie, auriez-vous quelque objection à en prendre quarante ou cinquante exemplaires, qui ne vous coûteront en tout qu'environ cinq ou dix guinées, et essayer la curiosité des érudits en les mettant en vente? Dites oui ou non, comme vous aimez (voudrez). Ils (les Arméniens) ont quelques très-curieux livres et manuscrits, surtout des traductions de textes grecs aujourd'hui perdus. Ils *sont* (forment) une communauté très-respectée et très-savante, et l'étude de leur langue a été prise (cultivée) avec grande ardeur par quelques érudits français du temps de Buonaparte.

A cette grammaire arménienne mentionnée ici, le fragment intéressant qui suit trouvé parmi ses papiers (de lord Byron) semble avoir été fait pour servir de préface.

(Note de Thomas Moore.)

Les lecteurs anglais seront probablement surpris de trouver mon nom associé (lié) avec l'ouvrage de la présente description, et portés à m'accorder plus de crédit (confiance) pour mon zèle à me distinguer comme linguiste qu'ils ne méritent (doivent).

Comme je n'accepterais pas volontiers la surprise d'une

letter-press in England, at Oxford, Cambridge, or elsewhere? You know, I suppose, that many years ago, the two Whiston published in England an original text of an history of Armenia with their own latin translation. Do those types still exist? and where? Pray inquire among your learned acquaintance.

» When this grammar (I mean the one now printing) is done, will you have any objection to take forty or fifty copies, which will not cost in all above five or ten guineas, and try the curiosity of the learned with a sale of them? Say yes, or no, as you like. I can assure you, that they have some very curious books and manuscripts chiefly translations from Greek originals now lost, they are besides a much respected and learned community, and the study of their language won taken up with great ardour by some literary frenchmen in Buonaparte's time.

« To the armenian grammar mentioned above, the following interesting fragment, found among his paper, seems to have been intended as a preface.

(*Thomas Moore.*)

« The english readers will probably be surprised to find my name associated with a work of the present description, and inclined to give me more credit, for my attainment as a linguist than they deserve.

» As I would not willingly beguily of a deception, I

déception, je resterai le moins possible pour ma part *dans* (occupé à) cette compilation, avec les motifs qui m'y ont engagé. A mon arrivée à Venise, en l'année 1816, je trouvais mon esprit dans un état qui réclamait l'étude, et l'étude d'une nature qui laissât quelque but pour l'imagination, et fournit quelque difficulté dans la *poursuite* (de l'eau treprise).

En ce temps j'étais fort lié, je crois, avec tout autre voyageur — avec la société du couvent de Saint-Lazare, qui paraît réunir tous les avantages de l'institution monastique sans (avoir) quelques-uns de ses vices.

La politesse, l'air de contentement, la dévotion sans affectation, les qualités et les vertus des frères de l'ordre *sont bien faits* (tout cela est bien fait) pour attacher l'homme du monde *avec* (à) cette conviction, qu'il y a quelque autre chose, quelque chose meilleure même dans cette vie.

Ces hommes sont le clergé de cette opprimée et noble nation, qui a partagé la proscription et la servitude des Juifs et des Grecs, sans (avoir) l'obstination des premiers ou la servilité des derniers. Ce peuple a atteint les richesses sans usure et tous les honneurs qui peuvent être adjugés à l'esclavage sans intrigue; mais ils ont long-temps occupé néanmoins une part de la maison de servitude, qui a naguère multiplié beaucoup leurs possessions. Il serait difficile peut-être de trouver les annales d'une nation moins *étendues avec* (remplies de) crimes que celles des Arméniens: leurs vertus ont été celles de la paix, leurs vices ceux de la contrainte et de la nécessité. Mais quelle qu'ait été leur destinée — et elle a été meilleure — quelle qu'elle puisse être dans l'avenir, leur contrée doit être une des plus intéressantes *sur le* (du) globe, et peut-être leur

will state as shortly, as I can, my own share in the compilation, with the motives, which led to it. On my arrival at Venice, in the year 1816, I found my mind in a state which required study, and study of a nature which should leave little scope for the imagination, and furnish some difficulty in the pursuit.

» At this period I was much struck in common, I believe, with every other traveller — with the society of the convent of Saint-Lazarus, which appears to unite all the advantages of the monastic institution without any of its vices.

» The neatness, the comfort, the gentleness, the unaffected devotion, the accomplishment and the virtuous of the brethren of the order, are well fitted to strike the man of the world with the conviction that there is another and a better even in this life.

» Those men are the priesthood of an oppressed and a noble nation, which has partaken of the proscription and boudage of the Jews and the Greeks, without the sullenness of the former or the servility of the latter. This people has attained riches without usury, and all the honours that can be awarded to slavery without intrigue, but they have long occupied nevertheless, a part of a house of boudage, who has lately multiplied her many mansions. It would be difficult, perhaps to find the annals of a nation less stained with crimes than those of the Armenians, whose virtues have been those of peace, their vices those of compulsion. But whatever may have been their destiny — and it has been better — whatever it may be in future, their country must ever be one of the most interesting on the globe, and perhaps their language only re-

langue demande-t-elle à être plus étudiée, comme étant plus attractive. Si les écritures sont *droitement* (bien) entendues, c'était dans l'Arménie que le Paradis était placé — l'Arménie qui a payé bien cher, comme les descendants d'Adam, *pour cette courte participation* (possession) de ce sol, dans le bonheur de celui qui avait été créé de sa poussière. Ce fut en Arménie que le déluge d'abord décrut, et que la colombe mit pied à terre. Mais avec la disparition du Paradis doit dater presque *l'infélicité* (l'infortune) de cette contrée, quoique long-temps elle ait été un puissant royaume. Elle fut à peine jamais indépendante, et les satrapes de Perse et les pachas de Turquie ont également désolé cette région où Dieu créa l'homme à son image.

quiers to be more studied to be come more attractive. If the scriptures are rightly understood, it was in Armenia that Paradise was placed — Armenia wich has paid one dearly as the descendants of Adam, for that fleet ingparticipation of its soil in the happiness of him who was created from its dust. It was in Armenia that the flood first abated, and the dove alighted. But with the disappearance of Paradise, itself may be dated almost the unhappiness of the country, for though long a powerfull kingdom, it was scarcely ever and independant one and the satraps of Persia and the pachas of Turkey have alike desolated the region where God created man in his image.

The first part of the paper is devoted to a general
 discussion of the problem. It is shown that the
 problem is equivalent to a problem in the theory
 of differential equations. The second part of the
 paper is devoted to a detailed study of the
 problem. It is shown that the problem is
 solvable in closed form. The third part of
 the paper is devoted to a study of the
 properties of the solutions. It is shown that
 the solutions are unique and that they depend
 continuously on the data. The fourth part
 of the paper is devoted to a study of the
 asymptotic behavior of the solutions. It is
 shown that the solutions approach a certain
 limit as the independent variable goes to
 infinity. The fifth part of the paper is
 devoted to a study of the stability of the
 solutions. It is shown that the solutions are
 stable with respect to the data.

AVIS SUCCINCT

A

LA SAGACITÉ DU LECTEUR.

L'opinion de tous les savans est que tout écrit, comme toute locution, a deux sens, c'est-à-dire un sens historique ou narratif, et un sens moral, susceptible d'une explication quant au moral, et d'une autre quant au narratif, comme on le voit dans toutes les expressions théologiques et philosophiques des auteurs.

Le sens historique est le sens apparent d'une chose prise d'après la valeur des mots, mais le sens moral est comme la moelle de la chose, prise d'après la valeur des pensées; le sens apparent est pour ainsi dire l'écorce, où se trouve renfermée cette moelle; si on ne pénètre jusqu'à elle au moyen du sens moral, on ne saurait en retirer aucun fruit, aucun avantage; en

conséquence, quiconque lit un livre doit arriver droit à l'esprit de la chose, où il trouvera même trois espèces de goûts, c'est-à-dire l'un qui se rapporte à la foi, un autre à l'espérance, le troisième à l'amour. C'est ainsi que les lectures deviennent utiles.

Cette petite composition, sous le rapport du sens narratif, ne paraît qu'une historiette destinée à l'enfance, tirée de la Rose et du Rossignol, cet oiseau que tous les poètes, dans leurs fictions allégoriques, regardent comme l'oiseau amoureux de la Rose. En effet, dans la saison du printemps, quand la Rose pousse et fleurit, le Rossignol de tressaillir de joie, comme invité par la nature aux plus doux accords. Le printemps passé, il cesse de chanter. Le temps de l'abondance de la Rose est dans la saison de l'été.

En conséquence, nous sommes partis du printemps où toutes les plantes et les végétaux commencent à pousser, où toute la surface de la terre est parée comme un délicieux parterre planté par la main du Créateur, embelli des

fleurs de toute espèce et de toute couleur. Ces fleurs, selon le rapport et l'analogie, nous les avons nommées les ministres, les officiers, les jeunes filles, les troupes et les capitaines de la reine des fleurs, c'est-à-dire de la Rose; le vent au souffle léger, le Zéphyr, son coureur. Ainsi du reste selon le besoin, comme on le voit; puis embrassant les autres saisons, nous en avons décrit le cercle jusqu'au temps d'un autre printemps, en signalant l'influence et les effets de chaque saison, autant que nous l'ont permis nos faibles talens.

Mais dans le sens moral, chacun peut interpréter d'après sa pensée; pour nous, voici nos observations sur cette petite composition. La Rose est réfléchi sur l'ame et sur la vie; Rosiane, sur la ville du corps; et le Rosignol, sur sa propre existence depuis le jour de sa conception et de sa naissance jusqu'à sa mort; en comparant l'entrée du printemps au temps, le printemps à l'enfance qui se développe, l'été à l'ardeur de l'adolescence, l'automne à la maturité et au relâchement, l'hiver aux glaces de la

vieillesse et aux changemens de mœurs et d'habitudes ainsi qu'aux diverses vicissitudes de la bonne et de la mauvaise fortune, le Zéphyr à l'intelligence, l'Épine aux maladies, aux malheurs, à la mort enfin.

Puis, on peut aussi dans la foi, l'espérance et l'amour, trouver quelque explication, en comparant d'abord l'entrée du printemps, au commencement et à l'auteur du commencement des jours; le printemps à la création; la Rose au Christ incarné verbe; Rosiane à la sainte Église; le fleuve à l'entrée de sa porte au sacrement du baptême; le Zéphyr au saint Évangile et à l'inspiration des grâces du Saint-Esprit; le Rossignol à l'ardeur d'une ame pleine de foi qui aime le Christ, d'une ame qui, en confessant sa divinité, chante ses louanges; l'Épine au tentateur de Job, et à la malice des incrédules; les fleurs et les autres accessoires, selon leur rapport, aux actions de la vertu et du vice.

On peut encore trouver dans les saisons de l'année d'autres rapprochemens; l'entrée du

printemps figurera la foi et la prudence ; le printemps, l'espérance et la patience avec la bienfaisance, mais aussi la volupté et les plaisirs ; l'été, l'amour et le courage, mais aussi l'emportement et la jalousie, avec l'inconstance et quelquefois le repentir ; l'automne, la justice et la maturité, mais aussi l'avarice, la duplicité et la ruse avec les langueurs de l'oisiveté ; l'hiver, le refroidissement pour l'amour de Dieu, avec la dureté et la tyrannie ; l'hiver représentera aussi les sectes d'hérétiques et les persécutions suscitées contre la sainte Église ; la captivité du Rossignol figurera la mort ; puis le renouvellement du royaume de l'entrée du printemps et du printemps s'appliquera au second avènement du Christ ; la délivrance du Rossignol et sa sortie de prison, à la résurrection des morts. On y verra encore l'image du dernier jugement, la rémunération des œuvres, la punition des méchants, la félicité des bons et leur gloire éternelle.

Bien d'autres explications ingénieuses de ce genre peuvent se tirer de cet opuscule par la

sagacité du lecteur, selon la capacité de son esprit; car je n'ai mis aucun mot, aucun trait depuis le commencement jusqu'à la fin, sans quelque signification, surtout dans les deux entretiens du Rossignol, dans ses lettres, etc.

Si le lecteur peut prendre quelque plaisir à cette composition, je le prie, en notre père, de se souvenir de moi, de mes parens, de mes proches par les liens du sang,

Je suis son très-humble et très-soumis serviteur.

MARC-ZACHARIE
HHODJENTZ D'ERIVAN.

Savans Arméniens et Arménistes, profonds orientalistes, vous tous lecteurs et lectrices, si toutefois il est pour moi quelques lecteurs, et surtout quelques lectrices, souvenez-vous de l'indulgence qui doit accueillir de faibles essais.

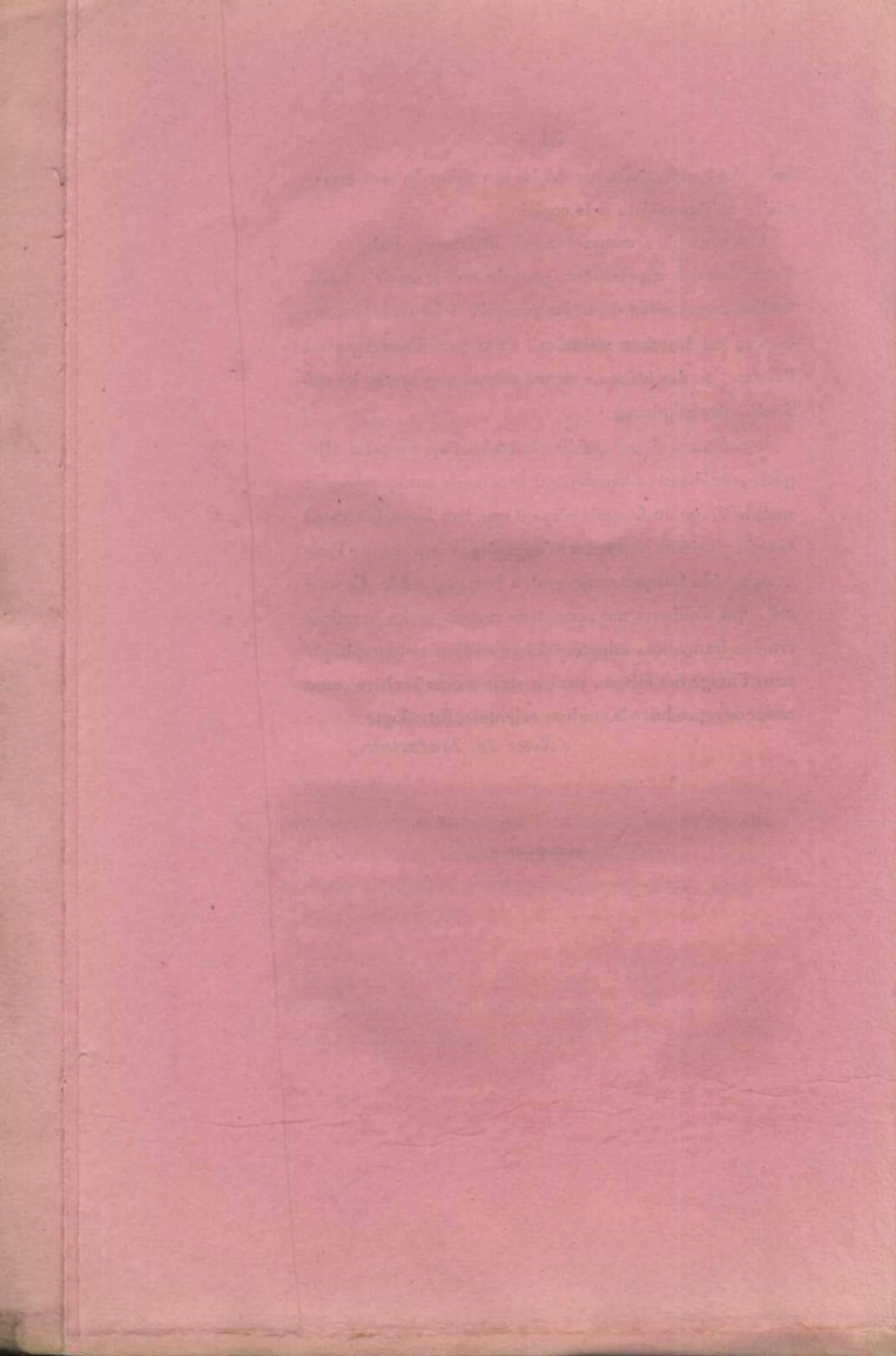
Le texte arménien de cette allégorie imprimé à Saint-Pétersbourg me fut communiqué par un de mes anciens élèves, monsieur Menge (de Lübeck), voyageur natu-

liste. Ne pouvant obtenir de lui la cession du seul exemplaire qu'il possédât, je le copiai.

Cet opuscule, comme œuvre littéraire, indigne de l'attention des orientalistes, peut du moins servir à faciliter l'étude première d'une langue qui, riche en littérature sacrée, en histoires sérieuses, offre peu d'ouvrages où l'abstraction des idées ne vienne encore augmenter les difficultés des idiotismes.

Je commençai par publier la traduction de cette allégorie avec le texte arménien par le procédé autographique; mais le tirage du français n'ayant que très imparfaitement réussi, plusieurs personnes m'engagèrent à en confier l'impression (du français seulement) à la typographie. Ce conseil, qui d'ailleurs me permet de remplacer les locutions arméno-françaises, adoptées dans l'édition autographique pour l'usage des élèves, par un style moins barbare, sans cesser de reproduire la couleur orientale, fut adopté.

(Notes du Traducteur.)



LA ROSE

ET

LE ROSSIGNOL,

ALLÉGORIE ORIENTALE.

Depuis long-temps en Asie aux contrées de l'Orient, de la famille du grand monarque, *Nouveau Jour* ou *Entrée du Printemps*, est un roi plein de douceur, de bienfaisance et de bonté, nommé le roi *Printemps*.

Il possède une fille douée d'une beauté merveilleuse, jamais on n'a vu sa pareille sur la terre; on dirait la reine de toutes les fleurs. *Rose éternelle* est son nom. Son père l'aime tendrement et s' imagine la conserver toujours

Royaume du printemps, construction de Rosiane, installation de la Rose sa fille sur le trône.

fraîche, toujours vive comme il convient à sa magnifique beauté et au rang suprême de reine.

En conséquence il bâtit une ville du nom de *Rosiane*; constructions, embellissemens, aspect, tout y tient du prodige, impossible de trouver rien d'égal sous le soleil. Pour empêcher tout étranger d'y entrer, il entoure toute la ville de blanches pierres de jaspé, et n'y laisse qu'une porte au milieu d'un vallon à fleur d'eau, sur un fleuve rapide qui s'échappe de la ville, où l'on ne peut entrer, d'où l'on ne peut sortir sans passer à la nage et en plongeant. Il y met le *Cyprès* au feuillage élevé, aux branches toujours vertes, en qualité de fidèle portier; personne, sans son entremise, ne peut entrer dans la ville.

Puis le roi *Printemps* y organise des cohortes considérables de *Graminées*, avec des décurions, des centurions, des capitaines et des généraux, qu'il dispose dans un ordre ravissant comme tout ce qui commence à pousser, les arbres et les plantes. Il leur adjoint parmi les plus fleuris, aux couleurs les plus variées, un grand nombre d'officiers (civils), de jeunes filles brillantes de beauté, et de suivantes, qu'il destine aux différens emplois, pour ser-

vir la reine dans toutes les parties du service.

Lorsque la ville de *Rosiane* est achevée, que tout est préparé, tout prévu, le roi *Printemps* installe la *Rose éternelle* sa fille sur le trône de sa royauté, avec ordre à toutes les troupes, capitaines, officiers, jeunes filles, de lui être soumis et de la servir avec la plus grande obéissance.

Ensuite il place à la porte du palais de la reine, comme un gardien spécial, *l'Épine* à l'épée perçante, en qualité de gendarme, pour prévenir toute entreprise téméraire de peur qu'il n'arrive quelque mal à la *Rose*.

La *Rose*, encore dans son calice, c'est-à-dire dès l'âge de la plus tendre enfance, assise sur le trône des Césars, ne s'occupe que de joyeuses fêtes et de festins, partageant tous les plaisirs de sa joie avec ses jeunes filles.

Un jour, dès l'aurore, revêtant son grand manteau de pourpre, toute parée de ses pendants d'oreille, de ses diadèmes, de ses colliers formés de pierres et d'émeraudes semblables à la rosée du *Printemps*, elle ordonne à la fon-

La *Rose* ravie de sa beauté dépêche le *Zéphyr*, son courrier, pour chercher s'il existe dans le monde entier sa pareille.

taine qui rafraîchit les cœurs de lui présenter son clair miroir; elle y contemple ses beaux traits, et dans sa surprise et son admiration s'écrie : O quelle incomparable beauté m'a donné mon créateur ! Ma pareille se trouve-t-elle sur la terre, suis-je seule en possession de cette beauté ? Non, non, je ne croirai jamais qu'on puisse trouver ma pareille en grâces et en beauté; et telle fut sa vanité, que ne pouvant plus y tenir, elle appelle le *Zéphyr* son coureur, et lui ordonne d'aller en toute diligence parcourir toute la terre d'un bout à l'autre, pour voir s'il est quelque beauté comparable à la sienne, et de lui rapporter des nouvelles positives.

Aussitôt le coureur, docile à ses ordres, part comme l'éclair, et prenant son essor d'Orient en Occident et du Nord au Midi, il s'adresse à toutes les villes, aux habitations, aux plaines et aux montagnes, à tous les coins du monde, à la mer et au continent, aux eaux et à l'air, cherchant partout sur son passage avec un regard scrutateur; il ne trouve pas même une seule créature égale à sa dame; et déjà il retourne vers sa maîtresse lui rendre compte de son message.

³ Le *Zéphyr* en passant près d'une forêt entend les accords d'un musicien, qui d'une voix douce et harmonieuse, avec ses modulations et ses chants d'amour, fait retentir les échos de la forêt. Le *Zéphyr* prête un peu l'oreille; aussitôt ravi, hors de lui-même, il est tellement enchanté, que ses pieds à la course légers, comme frappés de paralysie, ne peuvent même d'un pas avancer. Contraint d'entrer dans la forêt pour voir quel est ce musicien, il aperçoit dans un coin une chétive, une malheureuse, une pauvre, une faible créature, aux jambes sèches et décharnées, qui ne regardant ni à droite ni à gauche, mais toujours errant çà et là, toujours sautillant, fait entendre des modulations et des chants d'amour. Après quelques heures d'attention, le *Zéphyr* s'approche du musicien, et le saluant avec courtoisie, lui dit :

« — Jeune amoureux, dites-moi, je vous prie, qui êtes-vous? d'où êtes-vous? quel est votre nom? pour qui êtes-vous si en-

³ Le *Zéphyr* revient sans avoir trouvé de beauté comparable à la *Rose*, lorsque par hasard il fait connaissance du *Rossignol*, qui lui raconte ses aventures et se passionne d'amour au nom de la *Rose*. Après plusieurs entretiens, le *Zéphyr* s'en va rapporter tout à la *Rose*.

» flammé d'amour? Vous qui faites retentir
 » cette forêt de vos accens passionnés, com-
 » ment êtes-vous devenu si pauvre et si chétif?
 » Ah! je vous en supplie, ne me cachez pas la
 » passion de votre cœur, le mien m'assure que
 » vous êtes issu d'un sang noble, et à la vue de
 » votre triste position, je n'ai pu m'empêcher
 » de compatir à vos peines.

» —Être sensible et bon, répond le musicien,
 » puisque, dans votre pitié pour un pauvre
 » étranger errant, vous demandez qui il est,
 » je vous dirai qui je suis, je vous découvrirai
 » les secrets de mon cœur : je suis fils d'un
 » grand roi, né au sein de la liberté, et mon
 » nom est *l'amoureux Rossignol*. Mes parens
 » m'ont élevé dans la chasteté et la liberté ;
 » mais aujourd'hui captif, je gémiss sous le
 » poids des chaînes indissolubles de l'amour.
 » Car, à peine en état de se connaître, mon
 » cœur tomba dans la fournaise ardente d'un
 » amour excessif, épris d'une beauté idéale,
 » que je n'ai jamais vue. Quelle est cette beauté?
 » quel est son nom? Je ne sais. Où se trouve-t-
 » elle? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que
 » mon cœur embrasé, consumé pour elle d'un
 » amour intellectuel, semble poursuivi par
 » son image. Cette idée subjuga ma raison,

» j'ai tout quitté, tout abandonné, mes parens
 » et mes proches, le toit domestique et mon
 » héritage, et me jetant dans les plaines et sur
 » les montagnes, j'ai cherché partout l'objet de
 » mon amour. Désespéré de ne pouvoir le trou-
 » ver, ni même le connaître, je me suis séparé
 » du monde et j'habite cette forêt inhabitée.
 » Souffrant la faim, la soif et la nudité, j'ai re-
 » noncé à toute jouissance, et je languis ici sans
 » consolation, sans appui; je n'ai d'autre pen-
 » sée, d'autre soin, que de passer ma triste vie
 » à chanter l'amour nuit et jour, espérant
 » qu'un moment viendra où je posséderai la
 » paix du cœur. Je vous ai dit toute ma situa-
 » tion, vous m'apprendrez aussi, je vous en
 » supplie, qui vous êtes; vous me direz dans
 » quel emploi vous vous trouvez, et pourquoi,
 » dans vos voyages, vous parcourez cette forêt
 » inconnue des hommes.

» — Mon nom, répond le coureur, est *Zé-
 » phyr*, et je suis attaché en qualité de coureur
 » au service d'une grande reine qu'on appelle
 » la *Rose éternelle*, fille du roi *Printemps*, la-
 » quelle habite la charmante ville de *Rosiane*.
 » Cette reine, la plus belle de toutes les créa-
 » tures, se regardant un jour dans son miroir,
 » se trouva si supérieure à toutes les beautés,

» que ravie d'elle-même, elle voulut savoir si
 » dans le monde entier il s'en trouvait une seule
 » égale à la sienne. Elle m'ordonna d'aller aux
 » extrémités de l'univers chercher, avec la plus
 » minutieuse investigation, s'il était quelque
 » beauté comparable à la sienne. Obéissant à
 » ses ordres, j'ai parcouru le monde d'un bout
 » à l'autre, et je reviens, sans avoir trouvé rien
 » d'égal à ma dame, lui rendre compte de mon
 » message. »

A ces paroles du *Zéphyr* le *Rossignol*, dans l'ardeur de son amour, de tressaillir de joie, et tout hors de lui, d'une voix encore plus harmonieuse, il commence ses modulations et ses chants, comme s'il était depuis long-temps enflammé d'amour pour la *Rose*. A son nom il adresse des chants pleins d'allégresse, se roule par terre, se relève et fait retentir la forêt des plus doux accords.

A ce spectacle, le coureur dit au *Rossignol* :

« Vous aviez donc déjà entendu prononcer
 » le nom de la *Rose*, ou vous l'aviez vue, vous
 » qui êtes si transporté d'amour pour elle ?

» ROSSIGNOL. — Non, je n'avais jamais en-
 » tendu prononcer le nom de la *Rose*, je ne l'ai
 » jamais vue ; mais de vos paroles tel fut pour
 » moi le doux parfum, qu'aussitôt mon cœur

» m'assura que celle dont vous parliez était le
 » tendre objet de mes affections et de cette pas-
 » sion qui me brûle et me consume depuis si
 » long-temps.

» ZÉPHYR. — Belle et flatteuse illusion ! Mais
 » elle ne vous connaît pas encore, et jamais
 » vous ne pourrez aisément parvenir aux fa-
 » veurs de l'intimité.

» ROSSIGNOL. — L'amour me fait bientôt
 » connaître, et si je ne puis aspirer aux faveurs
 » d'une tendre liaison, il me suffit d'avoir un
 » amour de sympathie, et le souvenir de son
 » nom sera encore une consolation pour moi.

» ZÉPHYR. — A quoi vous serviront votre
 » amour et votre sympathie, si elle n'a ni con-
 » naissance de votre amour ni sympathie pour
 » vous ?

» ROSSIGNOL. — Etes-vous donc si peu ins-
 » truit de la puissance de l'amour ? Si elle n'a-
 » vait aucune sympathie pour moi, ma flamme
 » serait-elle donc si vive au nom seul de cette
 » beauté sans l'avoir vue ! Car telle est la vertu
 » et l'influence de l'amour chez le véritable
 » amant ; doué de l'attraction de l'aimant, l'a-
 » mour attire vers l'amant l'objet sympathique
 » de ses vœux, le lui fait connaître et sait de
 » cet objet faire aimer l'amant.

» ZÉPHYR. — Je vous le répète, vous vous
 » flattez de belles espérances, mais la *Rose* est
 » d'un rang bien élevé au-dessus de vous, et il
 » vous est difficile d'entrer dans sa ville.

» ROSSIGNOL. — L'amour est le maître de
 » tout, il abaisse le rang le plus élevé, rap-
 » proche les distances, et fait de l'impossible
 » une chose nécessaire.

» ZÉPHYR. — Mais le chemin est rude et
 » étroit, et faible comme vous êtes, vous ne
 » pourrez jamais en supporter la fatigue.

» ROSSIGNOL. — Mourir sur le chemin de la
 » *Rose* est pour moi la vie.

» ZÉPHYR. — Elle est environnée de gardes
 » sévères et cruels; si vous approchez, ils vous
 » feront éprouver des tourmens inouis.

» ROSSIGNOL. — Vous ne savez donc pas que
 » le parfait amour repousse loin de lui toute
 » crainte; ainsi il n'est pas de tourmens, pas
 » de peines, qui puissent me séparer de mon
 » amour. »

Le coureur, voyant la fermeté inébranlable
 du *Rossignol*, lui dit :

« Je le vois bien, vous êtes dans le délire
 » d'une folle passion, ou vous n'êtes qu'un
 » glorieux et un fanfaron qui aspirez bien haut,

» mais si votre amour est pur et fidèle, que le
» ciel vous donne selon votre cœur. »

A ces mots, le *Zéphyr* quitte le *Rossignol*,
et s'en va.

A son arrivée dans la ville, le *Zéphyr* se
présente devant la reine pour lui assurer qu'il
n'a trouvé nulle part dans le monde entier une
beauté comparable à la sienne. Il lui raconte
tout ce qu'il a entendu et vu, et surtout il l'in-
forme en détail de ses entretiens avec le *Ros-
signol*. La *Rosé* de tressaillir de joie au fond de
son cœur, mais sans rien dire elle reprend le
cours de ses plaisirs avec ses jeunes filles.

4 Après le départ du coureur, le pauvre
Rossignol plus que jamais tombe dans la four-
naise ardente de l'amour : impossible d'y ten-
nir. Il se décide à se mettre en chemin pour
aller à la ville de *Rosiane*, espérant, par quel-
que moyen, y pénétrer, et, à l'aide de la douce
mélodie de sa voix, se faire connaître de la
charmante reine.

Non sans bien des efforts et des fatigues, il
arrive enfin à une plaine de verdure délicieuse ;

⁴ L'amoureux *Rossignol* arrive à *Rosiane*. Accueilli par
le portier *Cyprés*, il fait retentir toute la ville de ses chants
mélodieux.

de loin il aperçoit les superbes murailles de la ville ; aussitôt, transporté d'une joie inexprimable, il s'approche pour trouver l'entrée de la porte, mais il voit que ni l'oiseau qui vole, ni le serpent qui rampe, ne peuvent pénétrer ; que dans ce fleuve rapide, qui s'échappe de la ville et arrose la fertile prairie ; il faut, à la nage et en plongeant, passer à l'autre bord. Il s'arrête un instant pour réfléchir, mais enfin l'amour confiant et passionné, l'amour qui triomphe de tout, compte pour rien de périr englouti sous les eaux. Alors, se jetant dans le rapide courant du fleuve, le pauvre *Rossignol*, avec grande peine, parvient de l'autre côté du mur. Là, demi-mort, sans respiration, il tombe étendu au milieu d'un groupe chargé de feuilles et de fleurs : ce sont les sentinelles du portier, qui peuvent aussitôt le charger de fers et le jeter en prison ; mais comme il n'est pas permis, sans l'ordre du portier *Cyprès*, de s'approcher des étrangers, les sentinelles viennent l'avertir de l'arrivée de l'inconnu.

Le portier *Cyprès* accourt, relève l'étranger, le presse de questions pour savoir qui il est, d'où il vient, et pourquoi il aborde dans la ville sacrée de *Rosiane* ?

A peine le *Rossignol* a-t-il livré son nom,

celui de son père, de sa famille et de sa ville, le portier *Cyprès* reconnaît en lui le fils de son premier maître ; long-temps il a rempli chez son père l'emploi de portier, et bien souvent il avait porté le jeune *Rossignol* sur ses épaules. Il le prend donc dans ses mains, l'emporte avec respect et le met reposer dans sa chambre haute, l'encourage à n'avoir aucune inquiétude, nulle peur de qui que ce soit, l'assurant de sa protection en tout événement.

A ces paroles pleines d'espérance et si inattendues, le *Rossignol* de tressaillir de joie. Dans son nouveau logis, il ne s'occupe que de pensées d'amour ; le repos fuit loin de ses yeux, le sommeil loin de ses paupières. Toute la nuit, il la passe dans la plus grande agitation ; dès l'aube matinale il se lève et se met du haut de son donjon, selon son ancienne coutume, à faire entendre des chants d'amour, d'une voix si douce et si harmonieuse, que toutes les oreilles de la ville sont frappées d'admiration ; mais personne ne sait quelle est cette mélodie, d'où viennent ces accords, car le portier et ses sentinelles n'ont rien révélé.

⁵ Le *Rossignol* qui a déjà repris un peu d'as-

⁵ La *Rose* ayant entendu ces accords, ordonne au *Zé-*

surance , toute la matinée se met à faire retentir *Rosiane* des plus doux accords, dont le bruit se répand dans toute la ville ; mais sans savoir quel est ce musicien , pour qui il est si transporté d'amour, et sans prendre aucune inquiétude, les habitans charmés de la douceur de sa voix , lui prêtent avec plaisir une oreille attentive.

La charmante *Rose éternelle*, informée par le rapport du *Zéphyr*, de l'arrivée de l'amoureux *Rossignol*, est ravie. Cependant, comme si tout elle ignorait , elle appelle le coureur et lui dit :

« Quelle est cette agitation , qui est venue
 » fondre sur ma ville , et quel est le téméraire
 » qui toute la matinée fait retentir *Rosiane* ?
 » Croirait-il donc ces lieux inoccupés ? Allez
 » vite chercher , savoir qui il est , et pour qui
 » son amour si librement éclate ; informez-vous
 » bien , et venez m'avertir. »

Le *Zéphyr* part aussitôt , et après bien des recherches, trouvant le *Rossignol* dans la chambre haute du portier, le reconnaît tout de suite, et lui souhaitant le bonjour :

« Soyez le bien-venu , lui dit-il. Comment

phyr de savoir quel est ce musicien et de lui enjoindre de se taire.

» avez-vous trouvé cette ville, comment avez-
 » vous pu y entrer, ou plutôt, comment avez-
 » vous osé y paraître, et y faire entendre vos
 » accens ?

» Ne vous avais-je pas bien dit que vous au-
 » riez bien des peines et des fatigues à supporter !
 » et tout en me réjouissant de vous voir arrivé en
 » bonne santé, je crains pour vous bien des
 » tourmens, car le bruit est grand dans la ville,
 » et ma dame toute irritée veut savoir quel est
 » celui qui ose ainsi jeter le trouble et l'agita-
 » tion ?

» — Mon bon monsieur, répond le *Rosst-*
 » *gnol*, suis-je donc venu de moi-même en ces
 » lieux ? L'amour, le tout-puissant amour m'y
 » entraîna. Quel est celui qui peut résister à ses
 » ordres ? C'est l'amour qui m'a donné la force
 » de supporter déjà tant de fatigues. C'est l'a-
 » mour qui seul m'a servi de guide et d'appui ;
 » à ses lois je suis soumis. »

Le coureur, sans prendre le temps de con-
 verser davantage, retourne instruire la *Rose*
 que cet amant est bien le jeune amoureux qu'il
 a vu dans la forêt.

Quoique très-satisfaite en elle-même, la
 reine, pour éprouver la constance de son amour,
 comme d'un air indifférent, dit au coureur :

« Allez et faites-lui savoir, de ma part, qu'il
 » doit lui suffire de tendre si haut et d'oser pro-
 » férer mon nom. Cependant, comme il ne con-
 » vient pas à la philanthropie de mes mœurs de
 » repousser par les tourmens un étranger venu
 » vers moi, je lui ordonne de se taire et de se
 » conduire doucement, de peur que, devenu
 » un sujet de trouble, il ne suscite quelque sou-
 » lèvement contre lui.

⁶ A la réception de cet ordre vague et indéterminé, le *Rossignol* tombe dans la perplexité de l'indécision, et ne sait que penser. Se taire, il ne peut; chanter, il craint; résister, il n'en a pas la force; cependant, bon gré mal gré, il se soumet à obéir aux volontés de la reine.

Lié par les ordres de la reine, demeuré dans le silence quelques jours, il soupire au fond de son cœur, toute la nuit gémit, se lamente, ne songe qu'à découvrir l'issue de ses affaires. Il reconnaît à la fin que, malgré son silence et sa patience, rien ne se termine; il se décide donc à écrire une lettre, et à l'envoyer à la reine qui, peut-être, touchée de compassion, lui accor-

⁶ Le *Rossignol*, qui ne peut garder le silence, adresse une lettre à la *Rose*. Après en avoir reçu réponse, plus confiant que jamais, il se met à chanter.

dera la grâce, de passer du moins ses jours à chanter.

Dans cette espérance, prenant une feuille de lys, et trempant la plume de sa langue dans l'encre sanguine de ses larmes, il écrit sa lettre en ces termes :

« O souveraine de ma vie, lumière, ornement du monde, vous qui êtes le plaisir des yeux, les délices des cœurs, l'aliment, la vie de l'odorat, par le parfum de votre odeur suave, voyez mes tourmens, prenez pitié de ma misère. Dès mon enfance, esclave de l'amour, j'ai renoncé à mes foyers domestiques, à mon héritage. Je me suis jeté dans les plaines et sur les montagnes pour y chercher l'objet de mon amour ; j'ai cherché jusque dans la forêt cet objet que j'aimais sans le connaître, sans savoir pourquoi. Mais aujourd'hui que j'ai trouvé ce véritable objet de mes affections et de mes désirs, aujourd'hui que j'ai respiré son doux parfum, aujourd'hui que je brûle d'une flamme qui me consume, si je ne suis pas digne de contempler la beauté de votre visage, permettez du moins qu'en chantant mon amour pour vous je soulage mon ame prête à être consumée par le feu de l'amour. Ma vie et ma mort sont entre vos mains, dé-

» pendent de votre volonté; ordonnez que je
» vive ou que je meure. Adieu !

La lettre achevée et cachetée, il la donna au Lys, facteur de la reine, au Lys, qui, habitué à manier toujours des feuillets, fut chargé de cet emploi, et le pria de la porter à sa maîtresse. La *Rose* reçoit la lettre du *Rossignol*, se plaît à y faire réponse, et, prenant une feuille couleur de rose, y trace ces lignes douces et consolantes :

« Sachez, ô vous, le plus brave, le plus in-
» trépide rival des amans, que douce et bien-
» faisante est la nature de mon caractère, hos-
» pitalier et indulgent envers ceux qui vien-
» nent à moi, et plus encore envers qui mettra
» en moi sa confiance; quiconque espère quel-
» ques rapports de communication avec moi,
» doit se montrer doux, résigné, et attendre
» avec patience le temps fixé des récompenses.
» Soyez donc réfléchi et circonspect dans toutes
» vos démarches, craignez! craignez les traits
» perfides de l'envie. Adieu ! »

Aussitôt la lettre cachetée, la reine la remet au Lys pour la porter au *Rossignol*.

Le *Rossignol*, avec la lettre de la *Rose*, se retire à l'écart, et par le parfum de sa suave odeur, tout étourdi comme par l'effet des fu-

mées du vin , il respire cette lettre , la met sur son cœur , puis sur ses yeux , et dit :

« Te voilà donc , souverain remède de toute
» blessure , lumière des yeux ! »

Puis sans cesse la baisant , la respirant , la regarde et ne peut décider ses doigts à l'ouvrir. Enfin , d'une main tremblante , il ouvre et lit la lettre. Frappé des nouvelles rassurantes qu'elle renferme , évanoui , il tombe par terre , puis se relève ; par l'excès de sa joie transporté toute la nuit , il fait retentir *Rosiane* d'une douce mélodie , si bien que petits et grands , il étonne et enchante tout le monde.

7 De ce grand bruit , tout troublé , le militaire *l'Épine* appelle la sentinelle *Narcisse* , qui , toujours les yeux ouverts , était de garde à *Rosiane* , lui commande d'aller voir quel est le téméraire qui trouble la ville , ordonne à *Nénuphar* , espion de la cité , de prendre son manteau bleu et d'épier toute la nuit quel est cet individu , d'où il vient , pour qui , si passionné d'amour , il ne laisse aucun repos aux habitans. *Nénuphar* , une fois bien informé de toutes ces

7 Instruit du fait , le militaire *l'Épine* dépêche l'espion *Nénuphar* , qui , après plusieurs entretiens avec le *Rosignol* , revient tout rapporter à *l'Épine*.

circonstances, doit faire un rapport exact à *l'Épine*. Par ses ordres, *Narcisse* et *Nénuphar*, chargés d'espionner dans tous les coins et les rues de *Rosiane*, mettent à tout voir la plus grande attention, pour s'assurer de toutes les démarches du *Rossignol*.

Le malheureux *Rossignol*, qui ne se doute point des embuches dressées contre lui, et se repose sur la protection de la *Rose*, descend la nuit se promener et se distraire un peu au milieu de *Rosiane*. A son passage, *Narcisse*, du coin d'une rue, l'apercevant, dit tout bas à *Nénuphar* :

« Il me semble que c'est là cet étranger sur
» qui le militaire *l'Épine*, gardien de la *Rose*,
» veut avoir des renseignemens. »

Et comme dans l'obscurité de la nuit *Nénuphar*, avec son manteau bleu, reste inaperçu, le *Rossignol*, sans le voir, passe près de lui ; le fourbe *Nénuphar* va à sa rencontre, l'hypocrite le salue, et se met peu à peu à le questionner.

Le bon, le sincère *Rossignol*, loin de soupçonner l'artifice de *Nénuphar*, avec la franchise naturelle de son cœur, lui dit qui il est, que dès son enfance il est passionné d'amour sans savoir pour qui. Puis il raconte par quel hasard il entendit prononcer le nom de la *Rose*,

ajoutant qu'aussitôt il se sentit entraîné à l'aimer; que c'est par la force impulsive de cet amour qu'il est venu chercher un refuge à *Rosiane*; enfin tout, il lui raconte tout.

« NÉNUPHAR. — Malheureux amant, je vous » plains. C'est bien en vain que vous cherchez » ici : vous n'êtes qu'une pauvre et chétive » créature; la *Rose* est une grande et puis- » sante reine, et elle s'abaisserait jusqu'à se lier » avec vous !

« ROSSIGNOL. — En fait d'amour, il n'y a » point de distinction entre le riche et le pauvre, » le grand et le petit, car le cœur généreux et » le véritable amour effacent toute distinction » et proclament l'égalité du maître et de l'es- » clave.

« NÉNUPHAR. — D'où vient donc cette action » puissante de l'amour ?

« ROSSIGNOL. — L'amour est la cause et l'au- » teur de toute union; par une émanation de » l'amant et de l'objet aimé, il établit avec eux » des rapports, car il est le nœud et le lien qui » unit; par la puissance de son action il pénè- » tre dans l'amant et l'amante, s'incorpore avec » eux, et bientôt ils ne font plus tous trois » qu'un tout inséparable.

« NÉNUPHAR. — Quel bien vous revient-il de

» tout cela , lorsque la *Rose* ne vous aime ni ne
 » vous connaît !

» ROSSIGNOL. — Il me suffit de l'aimer de
 » toute l'ardeur de mon ame , car l'influence de
 » l'amour, semblable à l'aimant, attire l'objet
 » aimé, le fait connaître à l'amant, et les lie
 » d'un seul et même lien.

» NÉNUPHAR. — Bien laborieuse est cette
 » œuvre, bien des tourmens elle vous cause ;
 » bien vous feriez si, rejetant ce désir, vous
 » poursuiviez la fortune, et qu'ainsi de votre
 » repos, de vos jouissances, vous preniez soin.

» ROSSIGNOL. — Repos et jouissance pour
 » moi, c'est de connaître et voir la *Rose*.

» NÉNUPHAR. — O malheureux étranger, je
 » m'afflige pour vous, car si la *Rose* vient à sa-
 » voir votre étrange témérité, aussitôt elle or-
 » donnera votre châtiment.

» ROSSIGNOL. — Je suis aux supplices préparé,
 » et toute punition de sa part sera pour moi
 » une faveur.

» NÉNUPHAR. — Il paraîtrait que vous auriez
 » reçu quelque sujet d'espérance, pour être si
 » inébranlable dans votre amour.

» ROSSIGNOL. — Ma foi, mon ardente foi,
 » voilà le sujet de mon espérance ; cette espé-
 » rance est grande, indubitable. Jamais à la

» confusion ne sera réduit celui qui doit un
 » jour voir ses prières exaucées, et arriver au
 » but de ses désirs.

» NÉNUPHAR. — Et en vertu de quel gage
 » avez-vous tant d'espérance ; tant de foi ?

» ROSSIGNOL. — Je suis bien sûr qu'elle a de
 » moi contentement et satisfaction ; autrement,
 » dès là première fois qu'elle entendit la voix de
 » mes modulations, et des chants d'amour
 » adressés à son nom, elle m'eût puni, ou du
 » moins elle m'eût fait chasser de sa ville de
 » *Rosiane*.

» NÉNUPHAR. — Illusion, illusion ! vain rai-
 » sonnement ! Mais je vais plus loin. Lors
 » même que la *Rose* eût jeté sur vous quelques
 » regards, pris place près de vous, que signi-
 » fieraient quelques regards, quelques démar-
 » ches ? Je veux bien vous le répéter encore
 » une fois, la *Rose* n'a pour vous ni amour ni
 » sympathie.

» ROSSIGNOL. — Hé quoi, même jeter sur
 » moi des regards, prendre place près de moi,
 » ne signifieraient rien ! Non, je ne croirai ja-
 » mais que la froide indifférence prenne l'allure
 » de la tendre sympathie. Tant d'hypocrisie,
 » tant de perfidie entra-t-elle jamais dans l'ame
 » d'une *Rose* ? A moins que la *Rose* ne me dise

« elle-même : Je n'ai pour vous ni amour ni
 » sympathie, je croirai toujours qu'elle a pour
 » moi amour et sympathie. »

Après avoir obtenu ces renseignemens suffi-
 sans, le rusé *Nénuphar* dit au *Rossignol*, d'un
 ton persuasif :

« Je serais charmé si trompées n'étaient vos
 » espérances. »

A ces mots il le quitte et retourne rapporter
 en détail tout à *l'Épine*, tout ce qu'il a appris
 du *Rossignol*.

⁸ *L'Épine* furieuse s'empresse, se hâte d'al-
 ler à la porte du palais de la *Rose* pour tirer
 vengeance du *Rossignol*, à son approche en ces
 parages.

L'amoureux *Rossignol*, qui, comme on le
 sait, met toute sa confiance dans les laveurs
 de la reine, s'approche du palais, espérant
 trouver quelque moyen de voir l'éclatante
 beauté des traits de la *Rose*. Mais *l'Épine*, froi-
 dement sanguinaire, tout-à-coup levant son
 glaive, en porte un coup dans la poitrine du
 malheureux, et le blessant sans le mettre à
 mort, le met en fuite, puis s'en va dire à la reine :

⁸ *L'Épine*, furieuse, blesse et met en fuite le *Rossignol* ;
 puis s'en vient tout rapporter à la *Rose*, qui l'accable de
 reproches.

« Madame, Votre Majesté saura que ce fri-
 » pon, ce coquin, ce malheureux aux jambes
 » sèches et décharnées, grâce à ses inventions
 » et à la tolérance coupable du portier *Cyprés*,
 » ayant trouvé entrée dans *Rosiane* ; toute la
 » nuit, criant, éclatant, sans repos laisse les ci-
 » toyens ; et pour comble de témérité et d'in-
 » convenance, des chants d'amour adressés à
 » votre nom toujours il fait entendre, et va jus-
 » qu'à se vanter d'être amoureuxment épris de
 » votre éclatante beauté. Ses chants audacieux
 » troublent l'esprit de tous ceux qui l'enten-
 » dent, et l'on soupçonne même connivence et
 » consentement de votre part. Or, si ce bruit
 » parvient aux oreilles du roi mon maître, votre
 » père, quelle réponse lui ferai-je ? Moi, qu'en
 » qualité de gendarme, il a préposé à la garde
 » de votre porte, de peur que quelque tache
 » ne soit faite à votre nom sans tache ! C'est
 » pourquoi, blessant le coquin d'un coup d'é-
 » pée, je l'ai chassé, mais je ne l'ai pas tué
 » sans votre ordre. Maintenant, si vous voulez,
 » ordonnez, je lui ôterai la vie. »

La Reine, furieuse, dit à *l'Épine* :

« Quelle inhumanité, quelle barbarie ! Où
 » a-t-on vu, où a-t-on jamais entendu dire,
 » qu'un étranger, venu chercher un refuge dans

» une ville, à l'ombre de la protection d'un roi,
 » ait été sans examen, sans jugement, si injus-
 » tement persécuté! Quel crime a-t-il commis,
 » pour avoir osé le blesser et le chasser? Si des
 » chants d'amour et de louanges en mon hon-
 » neur il fait entendre avec de douces et mélo-
 » dieuses modulations, quel est son crime,
 » quelle tache pour mon nom? N'est-il donc pas
 » dans l'ordre naturel des choses, depuis le
 » commencement du monde, jusqu'à la con-
 » sommation des siècles, de louer ce qui est
 » louable, de blâmer ce qui est blâmable, d'ai-
 » mer ce qui est aimable? L'homme en louant
 » l'éclat et la beauté du soleil, transporté d'a-
 » mour et de désirs au lever de sa lumière,
 » fait-il donc quelque mal? Ou bien quelque
 » honte en revient-il au soleil, quelque tache à
 » son nom? Il faut que vous soyez poussée par
 » le démon de l'envie et de l'injustice, pour
 » avoir commis cette perfidie. Allez, allez vite
 » panser sa blessure, gardez-vous désormais
 » de l'empêcher d'errer librement çà et là et de
 » se promener dans *Rosiane!* Défense à qui que
 » ce soit de le troubler et l'inquiéter. »

9 Blessée par ces paroles de la Reine, *l'Épine*

» Toute fâchée, *l'Épine* s'en va dénoncer la *Rose* au roi

court aussitôt la dénoncer et la calomnier près du Roi.

» Sire, dit-elle, mon seigneur et mon roi, par
 » l'ordre de Votre Majesté, en qualité de gen-
 » darmes et de gardiens, votre serviteur fut
 » placé à la porte du palais de la reine votre
 » fille, pour veiller à sa sûreté, prévenir toute
 » entreprise téméraire qui pourrait ternir l'éclat
 » du nom de la reine. Il y a quelques jours,
 » une créature aux jambes sèches et déchar-
 » nées, une chétive créature, un vaurien, qui
 » néglige tout travail pour acquérir les biens de
 » la fortune, à l'aide de certaines inventions,
 » grâce à l'insouciance du portier, trouva entrée
 » dans *Rosiane*. Depuis, il ne cesse de faire en-
 » tendre des chants d'amour en l'honneur de la
 » grande reine, et par ses bruyans accords de
 » troubler toute la ville. Il se vante d'être épris
 » de la reine, ses discours jettent les habitans
 » dans le doute et l'incertitude; la médisance
 » vole de bouche en bouche; on accueille, on
 » propage, on grossit tous les bruits de la mé-
 » disance. Informée des démarches du témé-
 » raire, de haine enflammée, j'ai trouvé le polis-

Printemps, qui ordonne d'aller à la chasse du *Rosignol* et de le mettre en prison (cage) pour être jugé.

» son , et sans le blesser à mort , je l'ai mis en
 » fuite. Puis retournant vers la reine , je l'ai du
 » tout instruite , lui demandant l'ordre de tuer
 » l'audacieux ; mais loin d'être satisfaite de moi ,
 » toute irritée , la reine , en m'accablant de re-
 » proches , m'a le contraire ordonné.

» C'est pourquoi me voici. Je viens tout dé-
 » couvrir à Votre Majesté , je la supplie de par-
 » donner à ma témérité , si j'ose lui dire en peu
 » de mots que la reine sa fille n'est plus ce ca-
 » lice de fleur presque fermé , comme au jour
 » où Votre Majesté la mit sur le trône. Mais à
 » présent , ses traits , sa figure sont épanouis
 » et à découvert ; on la voit se plier avec com-
 » plaisance aux hommages de la louange , elle
 » souffre même qu'on lui adresse en toute con-
 » fiance et liberté des chants d'amour , et l'on
 » se vante d'être l'amant de la reine. Pour dire
 » la vérité , bientôt et par son consentement ,
 » *Rosiane* sera remplie de vils amans , d'amou-
 » reux campagnards. Aussi me voilà venue pour
 » remplir mon devoir , j'ai tout révélé à Votre
 » Majesté , de peur qu'elle ne vienne un jour à
 » s'emporter contre moi , et ne me dise :

» Comment plus tôt ne m'avez-vous pas averti ?

A ce discours le judicieux monarque recon-
 nait la calomnieuse délation de *l'Épine* , mais

voulant lui même s'assurer de la vérité près de la reine , il dit à *l'Épine* :

« Où est maintenant cette vile créature , ce » vaurien ?

» — Je suis sûre , répond *l'Épine* , qu'il est » encore à *Rosiane* , car telle est sa passion pour » la *Rose* , et telle est sa confiance dans les » faveurs de la reine , que ni les coups , ni les » menaces , ni même les mortelles tortures ne » peuvent le séparer de son amour et du patro- » nage de la reine , je ne sais pourquoi.

Alors le roi commande à ses chasseurs d'aller tendre leurs filets , et de lui apporter le *Rosignol* sain et sauf.

Les chasseurs s'en vont préparer leurs filets , y jettent de la graine , et n'attendent plus que le moment de prendre au piège le pauvre *Rosignol*. L'infortuné , silencieux depuis quelques jours , mais dont la santé est quelque peu rétablie par la guérison de ses blessures , à la vue du grain parsemé , s'approche pour satisfaire la faim de ses entrailles. L'imprudent tombe dans le piège des chasseurs , qui le prennent et le portent au roi , le prince ordonne de le tenir en prison dans une cage de fer jusqu'à ce que , instruit de la vérité par le rapport de la reine , il puisse rendre jugement et justice.

La reine, également informée de la délation de *l'Épine* et de l'incarcération du *Rossignol*, en est très-fâchée, et n'attend que l'heure favorable d'en parler au roi son père, de voir publier par un jugement solennel l'innocence du *Rossignol*, et de tirer vengeance de *l'Épine*.

¹⁰ Mais comme l'action du monde, semblable au mouvement circulaire d'une roue, est toujours changeante et sans fixité, comme tous les objets sous la lune sont exposés à mille espèces de vicissitudes, qui toujours en réserve, comme l'éclair subit, sont prêts à arriver au temps le plus imprévu; en ces jours-là tout-à-coup vint fondre sur la malheureuse *Rosiane* l'excessive peine, l'excessive désolation, et ruiner toute la beauté, les délices, la tranquillité de la ville et de ses habitans.

Car alors, aux environs, se trouvait l'empereur *Juillet*. A peine a-t-il entendu parler de la beauté et des délices de *Rosiane*, que, enflammé par l'envie, il brûle d'un feu dévorant, comme la fournaise. Aussitôt il commande à l'astre *Soleil*, son général, de préparer ses batteries, de prendre ses armes de feu, et de fondre sur la ville de *Rosiane*.

¹⁰ Désolation de *Rosiane* par le roi de l'été et le *Soleil* son général. Fuite du *Printemps* avec la *Rose*.

« Qu'un feu bien nourri, dit-il, brûle, consume tous les habitans ; qu'ils soient tous grillés par l'ardente chaleur ; que *Rosiane* soit réduite en un désert, comme un champ moissonné, comme une plaine brûlée par le vent du midi.

D'après l'ordre de l'empereur *Juillet*, le généralissime l'astre *Soleil*, tout couvert de ses armes de feu, s'élançe des contrées de la zone torride, sa résidence naturelle, sur la malheureuse *Rosiane*. Son premier soin est de produire, avec le feu de sa mousqueterie, une chaleur excessive, pour tout consumer d'une soif dévorante. Bientôt, par l'action de cette chaleur, on voit le pampre se noircir, la poire et l'abricot jaunir, la cerise couleur de sang, et la guine d'un brun foncé, la verdure des végétaux dessèche et meurt ; toutes les nouvelles, toutes les jeunes plantes flétries languissent. En vain le roi *Printemps* s'efforce de combattre le général ennemi, en vain il rassemble ses troupes et capitaines, tels que les fleuves et les fontaines ; en vain il distribue sur différens points la foule de ses échansons, tels que les gouttes de rosée et de pluie ; en vain il arme de toutes pièces les eaux cristallines, les exhorte toutes à rafraîchir les troupes des plantes ornées de branches, les

officiers (civils) chargés de fleurs aux mille couleurs, pour les faire marcher au combat et affronter le choc de la chaleur du *Soleil*.

Impossible de résister ; le *Soleil* brûle, consume toutes les troupes qui s'avancent contre lui, bon nombre de capitaines, qui comme les fleuves présentaient leurs armes cristallines d'échansons, et comme les rosées et les pluies rafraîchissent les troupes ; tous à la fuite réduits, comme une troupe de vapeurs, en déroute sont mis.

Plusieurs même, comme les ruisseaux, meurent desséchés, et par suite quantité innombrable d'officiers fleuris, de décurions au vert feuillage, de troupes d'élite, à demi-brûlés, se consomment. De tant d'infortunes aecablés, les habitans de la ville, au milieu d'une mer de sueurs, se noient. A la vue de ce désastreux événement, le roi *Printemps*, de toute espérance privé, avec la *Rose éternelle* sa fille, s'échappe de *Rosiane*, sans laisser de traces, si bien que personne ne peut savoir où il est allé chercher un refuge. Mais l'astre *Soleil*, général de l'empereur *Juillet*, quelque temps encore en ces lieux prolonge son séjour, puis fatigué lui-même de désoler *Rosiane*, laissant le reste des malheureux habitans au milieu de l'é-

l'ouffante chaleur et de l'accablement, reprend le chemin de ses foyers domestiques.

¹¹ Au récit de toutes ces aventures, le duc de *l'Automne*, qui, en qualité de prince indépendant, habite en Europe, entre l'occident et le nord du monde, informé de la fuite du roi *Printemps* et du retour du général *Soleil*, croit le moment favorable pour s'emparer d'un pays déjà vaincu par l'anarchie. Il appelle *l'Effeuilleur*, son général, homme de talent et d'esprit, lui ordonne de prendre avec lui toute espèce de provisions, de denrées, fruits et boissons, et d'aller, à la tête de ses perfides soldats et capitaines, s'emparer de *Rosiane*, où, à l'aide d'une adroite libéralité, d'une hypocrite amitié, d'une trompeuse douceur, le général doit commencer par gagner les cœurs des habitans; puis, à l'aide de la ruse, les déshabiller, les dépouiller tous; le général ne doit pas oublier de se tenir toujours prêt à pouvoir s'échapper, en cas d'attaque de quelque plus puissant monarque.

L'Effeuilleur, muni des ordres et instruc-

¹¹ Le duc de *l'Automne* envoie *l'Effeuilleur*, son général, qui, par une adroite libéralité, s'empare de *Rosiane*, puis dépouille tous les habitans, qu'il soumet ainsi à sa domination.

tions du duc de *l'Automne*, toutes les dispositions prises, se met en campagne, et, sous l'apparence de la douceur, fait son entrée dans la ville de *Rosiane* ; il ordonne à ses rusés capitaines, par de douces paroles, de gagner la multitude, de la rafraichir et de la sauver de cette altération dévorante, causée par l'extrême chaleur ; puis, ouvrant lui-même les lourdes caisses de denrées, tant fruits que boissons, il en remplit avec abondance les magasins et les caves des habitans, et par ces ruses se concilie tous les cœurs.

Bientôt après il se met à jeter la main sur les plus riches en feuillage épais, et peu à peu à les déshabiller et à les dépouiller tous.

De peur que quelque murmure ne s'élève parmi les habitans, d'or il pare les rues et le sol de *Rosiane*, pour les distraire ; et, après les avoir tous dépouillés, il commande à ses troupes de tourmenter la nuit cette multitude par l'accord glacial de leurs chants, de la jeter dans la terreur et l'épouvante pour l'empêcher de songer à la rébellion ; puis le soir, de la caresser, de la flatter pour l'engager à ne s'occuper que de divertissemens et de promenades.

Par ce moyen, tout le peuple, la nuit sous le toit domestique, s'amuse, et le jour se pré-

pare aux plaisirs de la nuit. A l'aide de ces stratagèmes, *l'Effeuilleur* parvient à apprivoiser cette multitude, envers laquelle il emploie, tantôt la douceur, et tantôt la dureté; enfin il commande en maître dans la ville déchue de *Rosiane*.

¹² Mais le temps, au mouvement circulaire, qui, toujours roulant sur ses roues, varie ses faces à chaque instant, et au moment le plus imprévu, suscitant des accidens inattendus, change la position de ses sujets, vient encore trainer à sa suite une autre calamité qui renverse le peu de tranquillité dont jouissent les habitans de *Rosiane*.

En ces jours-là le monarque de *l'Hiver*, surnommé le puissant et terrible roi *Aquilon*, à la nouvelle de la fuite du *Printemps*, du départ du général *Soleil*, de la domination du prince de *l'Automne* dans la fameuse ville de *Rosiane*, se met en fureur. «Quelle convenance, dit-il, qu'en un lieu si beau, si délicieux, le duc de *l'Automne*, prince d'un rang inférieur,

¹³ Le puissant empereur de *l'Hiver*, tout irrité contre *l'Automne*, envoie la froide *Neige*, son général, qui, maître de *Rosiane*, réduit à la plus cruelle infortune tous les habitans.

commande en maître!» Et aussitôt le monarque irrité appelle la froide *Neige*, son général, lui intime l'ordre de rassembler promptement les troupes au souffle glacial de *l'Hiver*, d'aller à *Rosiane* établir son quartier d'hiver, et, sans y laisser aucune place vide, de remplir de soldats tous les coins et recoins de la ville.

« S'il est, dit le tyran, des habitans assez
 » audacieux pour boucher les portes, qu'on
 » entre par les fenêtres; si les fenêtres sont fer-
 » mées, qu'on s'introduise par les lucarnes; que
 » par la force, prenant possession de la place,
 » on fasse sentir aux habitans le froid glacial
 » de *l'Ours* qui les environne, pour les forcer
 » à reconnaître tous la suprême puissance et
 » l'influence de la domination de *l'Hiver*. »

En vertu de ces ordres, la froide *Neige*, général de l'empereur de *l'Hiver*, rassemblant aussitôt ses cohortes innombrables, se hâte de venir au temps inattendu de la nuit fondre sur *Rosiane*; fidèle à ses instructions, il remplit la ville entière d'une soldatesque impitoyable, au souffle terrible, et ne laisse pas même vide l'espace d'un pied, où un seul malheureux puisse se réfugier.

Réveillés dès la pointe du jour, les habitans de *Rosiane*, à la vue de cette multitude infinie

de troupes éclatantes de blancheur comme la neige, étendues comme des tapis couleur de clair de lune, sur toute la surface de la terre, les malheureux, tremblans, tombent saisis de crainte et d'épouvante. Déjà les portes, les fenêtres, les lucarnes, sont bouchées; on se renferme étroitement dans chaque maison, ce que voyant *l'Effeuilleur*, général du duc de *l'Automne*, il abandonne possession et bagages, et furtivement s'échappe à grande peine.

Dès-lors, maître absolu de la place, la froide *Neige*, général de l'hiver, de toute la ville de *Rosiane* fait le cantonnement de ses troupes au souffle terrible, vrais enfans de la glace, les soldats accablent les vaincus de tourmens et d'angoisses impossibles à décrire. Saisis par la crainte, tous les habitans, enfermés dans leurs maisons comme dans une prison bien fortifiée, tremblent et frissonnent; l'impitoyable troupe laisse presque sans vie ceux qu'elle trouve à découvert, et, comme du bois sec, les glace à l'instant.

Mais, non contents de cette dureté, les soldats s'efforcent de pénétrer dans l'intérieur des habitations, de geler tout ce qu'ils y trouvent renfermé. Bientôt il ne reste plus aux malheureux habitans d'autres moyens, d'autres ruses

que de ramasser du bois pour le brûler, de la flamme s'armant contre les troupes au souffle glacial, de les repousser de leurs chambres; et appuyés sur les brasiers, d'y chercher un refuge; ainsi l'on peut dire avec raison qu'avares et cruels, les soldats vendent le bois au prix du feu.

Y a-t-il nécessité de sortir des habitations, on voit les pauvres, tremblans de peur, se hâter comme d'agiles coureurs; les riches, semblables à des porte-faix, de peaux de renards, de loups, d'ours, tout chargés, se fourvoyer çà et là, pour se soustraire aux traits aigus des flèches. Les fontaines, les fleuves même de la ville et des champs, assiégés par la crainte, sous les pierres de marbre de leur cristal, se cachent. Si quelque brave combattant vient à se présenter en lice, aussitôt l'indomptable soldatesque, pour en faire un objet de risée, rend ses moustaches semblables à la rame que la hache ne peut briser, et les poils de sa barbe se plaît à parer de perles-glaçons, comme pour se moquer de tout brave adversaire.

¹⁵ Pendant le cours de ces changemens et de

¹³ Le roi *Printemps*, avec le secours du roi *l'Entrée du Printemps*, revient à la tête d'une nombreuse armée chas

ces vicissitudes, le roi *Printemps* avec la *Rose éternelle*, la jeune reine sa fille, réfugié en Orient près du roi l'Entrée du Printemps, son allié, attend le moment favorable pour revenir avec gloire et puissance reprendre son autorité dans sa ville de *Rosiane*. Déjà il a envoyé ses émissaires explorer l'univers.

Les éclaireurs accourent le prévenir qu'il y a sympathie entre l'empereur de l'*Eté* et l'empereur de l'*Hiver*, que l'astre *Soleil*, généralissime de l'*Eté*, sortant du *Zodiaque*, sa résidence naturelle, s'avance vers le nord pour le tempérer; d'où il suit que le monarque de l'*Hiver*, occupé de différens soins, n'a plus le loisir d'envoyer de nouvelles troupes à *Rosiane*. « Voici donc l'heure pour Votre Majesté, disent-ils, d'aller à *Rosiane* reprendre possession de ses États héréditaires. »

Le roi *Printemps*, après en avoir conféré avec le roi l'Entrée du Printemps, son allié, rassemble toutes ses troupes de l'orient au sud, telles que les vents à l'haleine chaude, au souffle doux, et à la tête d'un nombreux état-major, se met en campagne.

ser celle de l'*Hiver*, commander dans *Rosiane* et y rétablir sa fille sur le trône.

L'astre *Soleil* lui-même, pour réparer les premiers dommages par lui causés à *Rosiane*, leur prête le secours de ses armes réchauffantes. Tous les préparatifs du siège terminés, le blocus est mis devant *Rosiane*. Toutes les plaines d'alentour sont arrosées, l'artillerie des torrens commence à jouer de toutes parts, et à submerger les troupes du roi de *l'Hiver*. En vain la froide *Neige*, son général, s'efforce d'encourager ses troupes à combattre l'ennemi vaillamment; la plupart de ses soldats périssent engloutis dans les eaux, ou mis en déroute disparaissent. Dès-lors, sans espérance de voir arriver de nouvelles troupes à son secours, sans espérance même de salut, comme la glace qui fond au premier feu, il s'écoule et dépérit, et, sans laisser de traces, il se voit avec le petit reste de ses troupes chassé de ces contrées.

Alors, dans tout l'éclat de la gloire et de la victoire, le roi *Printemps* fait son entrée dans sa ville de *Rosiane*, puis des dépouilles de l'ennemi offrant au roi *l'Entrée du Printemps*, et à ses troupes, tout ce que les glaces de l'hiver ont laissé, il reconduit le monarque dans ses États avec toutes les marques de la reconnaissance et du respect.

Ensuite il n'a rien de plus pressé que de

relever les murs de *Rosiane*, de réorganiser troupes et capitaines, officiers (civils), jeunes filles et suivantes, tous parés d'un plus vif éclat que la première fois, et prenant par la main la *Rose éternelle*, sa fille, dans tout l'éclat de sa puissance la remet sur son trône.

¹⁴ La reine *Rose*, rétablie sur son trône, après avoir célébré cet heureux événement avec ses jeunes filles, se rappelle le *Rossignol* son amant; elle sait qu'au milieu de tant de calamités, bien des tribulations ont dû être le partage du malheureux, et veut, sans pouvoir supporter plus long-temps l'inquiétude, s'assurer de sa position.

Elle appelle donc le *Zéphyr*, son coureur, et lui dit :

« Mon pauvre *Rossignol* en prison assurément gémit encore. Allez le trouver, je le veux; s'il est en vie, de sa position informez-vous bien, et hâtez-vous de venir m'en apporter des nouvelles. »

¹⁴ La reine, remise sur son trône, se souvient du *Rossignol*, qui gémit en prison, s'empresse d'aller le voir, de le demander à son père, le tire de captivité par un jugement solennel, condamne *l'Épine* à être brûlée vive, fait de l'heureux *Rossignol* son musicien, le compagnon de son trône, et le fait jouir d'une joie infinie.

Le coureur part à l'instant , et trouve le *Rossignol* dans la prison d'une cage , dangereusement malade , réduit à un état de faiblesse extrême , enfin comme à son dernier moment. Aussitôt l'envoyé salue le malade et lui dit :

« Comment vous trouvez-vous , noble amant ?
» Ma reine la *Rose* veut connaître votre état ? »

Le *Rossignol* au nom de la *Rose* , comme un mort qui ressuscite , ouvrant les yeux à la lumière , s'écrie :

« Oh ! suis-je donc encore vivant dans le souvenir de ma dame ? »

ZÉPHYR. — » C'est elle qui m'a envoyé vers vous.

ROSSIGNOL. — » Hélas ! vous me voyez ,
» vous voyez mon impuissance et ma faiblesse.
» Si , quelque peu tardé vous eussiez encore ,
» j'allais rendre le dernier soupir , mais le doux
» son de votre voix , en prononçant son nom , m'a
» donné la vie , et je crois que je ne mourrai pas. »

ZÉPHYR. — » Fortifiez-vous , prenez courage , car la reine *Rose* vous aime et sera ravie
» de votre conservation. Demeurez en paix ,
» adieu ; la reine m'attend avec impatience pour
» savoir de vos nouvelles. » Et à ces mots le *Zéphyr* retourne tout rapporter à la *Rose*.

De pitié toute émue , la *Rose* dit :

« C'est pour moi un devoir d'aller vers lui ;
 » visiter les malades, est un acte méritoire.
 » Courage, *Zéphyr*, allons ensemble. Et aus-
 » sitôt la *Rose* se dirige vers la prison.

Le *Zéphyr* court en avant porter l'heureuse nouvelle au *Rossignol*, et lui dit :

« Fortifiez-vous, ô noble amant ! voici votre
 » dame qui vient à vous.

Il parle encore, et la *Rose* étonnante de gloire, brillante, éclatante de beauté, du parfum de sa douce odeur remplit déjà toute la cage.

A la vue de la *Rose*, le *Rossignol*, ravi de la beauté de ses traits et du parfum de sa suave odeur, reprend si bien force et courage, que, s'il en eût reçu l'ordre, il eût brisé sa cage pour tomber aux pieds de sa reine, et dans l'excès de sa joie, il s'écrie d'une voix sonore :

« Suis-je dans l'illusion d'un rêve ou suis-je
 » éveillé ? D'où me vient ce bonheur, que ma
 » dame s'abaisse jusqu'à visiter son serviteur ?

— « Félicitez-vous, réjouissez-vous, noble
 » amant, répond la *Rose*. Que de peines et de
 » tourmens vous a causé votre amour pour
 » moi ! Il est temps enfin que vous receviez le
 » prix de votre patience. Je m'en vais à mon

» père le conjurer qu'il lui plaise de vous accor-
 » der à mes vœux. Encore quelque peu de temps
 » résignation, patience, et délivré de prison,
 » vous entrez avec moi dans les plaisirs de la
 » joie. »

Après ces paroles, la *Rose* vole vers son père
 et lui dit :

« Souvenez-vous, mon père, que l'innocent
 » *Rossignol*, cet amant sincère, sur la délation
 » de l'envieuse *Épine*, jeté, retenu par vos or-
 » dres en prison, jusqu'au jour du jugement
 » et de la justice, que l'infortuné, par suite des
 » différens événemens survenus, gémit encore
 » aujourd'hui dans les fers. Rétablie sur le
 » trône, dans toute ma gloire et ma puissance,
 » je viens vous demander justice; jugez, je
 » vous en supplie, le *Rossignol* et l'*Épine*, et
 » rendez à chacun selon ses œuvres, car je
 » veux que là où je suis, avec moi soient aussi
 » mes fidèles amis, afin qu'ils jouissent de ma
 » vue; je veux qu'ils partagent mes plaisirs et
 » ma gloire. »

Le roi répond:

« Ma bien-aimée fille, j'ai reconnu au mo-
 » ment même l'envieuse perfidie de l'*Épine* et
 » l'innocence du *Rossignol*, mais il n'était plus
 » temps de juger. Soyez aujourd'hui juge su-

» prême, distribuez à chacun récompense ou
» punition. »

Puis faisant appeler ses chasseurs :

« Allez, leur dit le monarque, tirer le *Rossignol* de prison, et faites-le comparaître, avec
» la partie adverse, à l'audience de la *Rose*. »

Tout aussitôt la *Rose* convoque ses généraux et officiers, puis, en audience tenue au forum, fait l'examen des œuvres des parties. Le *Rossignol* est justifié, proclamé digne de récompense, l'*Épine* condamnée à être brûlée vive dans une fournaise ardente.

Alors la *Rose* dit au *Rossignol* :

« Allons, noble et fidèle amant, entrez dans
» la joie de délices sans fin, pour jouir de ma
» vue et de mes plaisirs. »

Et aussitôt, le revêtant du grand manteau de pourpre, marque de sa royale naissance, et posant sur sa tête la couronne royale, étincelante de pierreries, le proclame son chantre d'amour, et le compagnon du trône de sa royauté, pour jouir de sa gloire et de ses plaisirs pendant toute une vie sans bornes, et de toute la gloire du créateur dans tous les siècles des siècles. *Amen*.

Traduire un ouvrage n'est pas en adopter tous les principes, et l'on ne croira pas sans doute que le Traducteur suppose à la beauté une vanité orgueilleuse comme celle de la *Rose*, à l'amour une logique présomptueuse comme celle du *Rossignol*, à l'innocence une facilité dangereuse comme celle de la fille du *Printemps*, à écouter les discours de l'amour, une indulgence coupable comme la sienne à pardonner, à justifier même d'audacieuses témérités; on ne croira pas sans doute qu'il soit dans la pensée d'un ami de l'humanité de vouer aux flammes, comme y fut condamnée la malheureuse *Épine*, les ministres de la prudence paternelle, les sauve-gardes nécessaires à l'inexpérience de la vertu, ni même de les regarder comme autant de *Narcisse*, de *Néuphar* et d'*Épine*, qui, outrepassant les devoirs d'une surveillance conservatrice, se montrèrent fourbes dans les moyens, cruels dans l'exécution de leur mandat.

La plaisanterie a quelquefois ses licences.

La morale a toujours ses droits.

(Note du Traducteur.)

HOMMAGE TARDIF,
MAIS SINCÈRE,
DE MA RECONNAISSANCE.

Il n'est jamais trop tard d'acquitter la dette de la reconnaissance. Imprescriptibles sont ses titres.

L'expression de mes remerciemens particuliers à ceux des savans pères qui furent au couvent mes maîtres particuliers, aurait dû, je le sais, trouver place dans une note annexée à la lettre où lord Byron parle de son maître d'arménien ; mais un oubli involontaire n'est point une faute du cœur, je l'aperçois et je le répare. Car je veux consigner ici des noms qui me sont chers. Vénéral)le archevêque-abbé, *Soukias Somalian*, modèle des vertus monastiques, chéri de tous vos religieux, aimé des étrangers, vous qui daignâtes diriger, encourager mes travaux, recevez ici tous mes remerciemens ! Père *Arsène*, père *Édouard*, père *Alexandre*, je dirais presque vous tous pères du couvent, qui me rendîtes facile et agréable l'étude de votre belle langue, recevez ici mes remerciemens ; et vous surtout père *Raphaël*, vous qui, spécialement chargé, par monseigneur l'Abbé, de mon instruction, me prodigâtes vos soins et vos lumières, recevez ici, de votre élève reconnaissant, tous les remerciemens. Continuez avec moi votre correspondance, chacune de vos lettres

écrite en arménien est pour moi une leçon précieuse, et une preuve de votre amitié que je conserve avec soin ; et vous aussi père *Léon*, qui chaque jour preniez plaisir, par le concours de votre zèle, à doubler mes progrès, vous dont la tendre amitié s'épanchait, après mon départ, dans des lettres si affectueuses, recevez ici tous mes remerciemens.

Puisse l'expression vous en parvenir jusqu'en Arménie, votre chère patrie, où vous êtes allé vérifier ces traditions monumentales dont l'étude avait déjà gravé le souvenir dans votre esprit. J'aimerais à vous suivre dans vos intéressantes excursions, car j'aimerais à parcourir des lieux si féconds en souvenirs et en merveilles.

Ami des Arméniens, j'aimerais, oui j'aimerais à accepter leurs pieuses convictions, à recueillir, de la bouche des vieillards, des femmes et des enfans, ces traditions sacrées, ces légendes merveilleuses, comme celles du moyen-âge, qui faisaient le charme des simples et modestes habitans de l'ancienne France. Heureux, trois et quatre fois heureux le peuple qui trouve dans ses croyances le sujet de ses consolations et de ses espérances ! Fasse le ciel que les lignes qui précèdent cet opuscule, échappées à l'abondance de mes souvenirs, en jetant quelques données, puissent seulement inspirer le désir de connaître la langue et l'histoire d'un pays si digne d'être connu ! Quoi qu'il en soit, j'aurai du moins payé la dette de la reconnaissance et de l'amitié, car je repousse, pour ma part, ces paroles d'un poète chagrin :

On ne se souvient que du mal,
L'ingratitude règne au monde,
L'injure est gravée en métal,
Et le bienfait s'écrit sur l'onde.

FIN.

Pour paraître en 1833 :

FABLES DE MEHHITAR COCH, auteur arménien classique du XII^e siècle; traduites par P.-E. Le Vaillant de Florival, professeur etc., précédées des premiers rudimens de la Grammaire arménienne, et suivies des Préceptes du docteur Iesnig, auteur arménien classique du V^e siècle.

HISTOIRE D'ARMÉNIE, de Moyse Hhorénatzi, auteur arménien classique du V^e siècle, traduite par P.-E. Le Vaillant de Florival, professeur; avec notes explicatives.